

# Younès Rahmoun

## Press Package

Horya Makhlouf  
"Younès Rahmoun, diffracter pour élever", diptuk #59  
March, 2022

[EXPO]



Younès Rahmoun, *Nôr-Manzil-Nôr (Lumière-Maison-Lumière)*, 2022, laiton, résine, paillettes dorées, projection lumineuse (en boucle), diam. 103 cm x 14 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Imane Farès, Paris. Photo © Tadzio

Younès Rahmoun, *Nôr-Manzil-Nôr (Lumière-Maison-Lumière)*, 2022, laiton, résine, paillettes dorées, projection lumineuse (en boucle), diam. 103 cm x 14 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Imane Farès, Paris. Photo © Tadzio

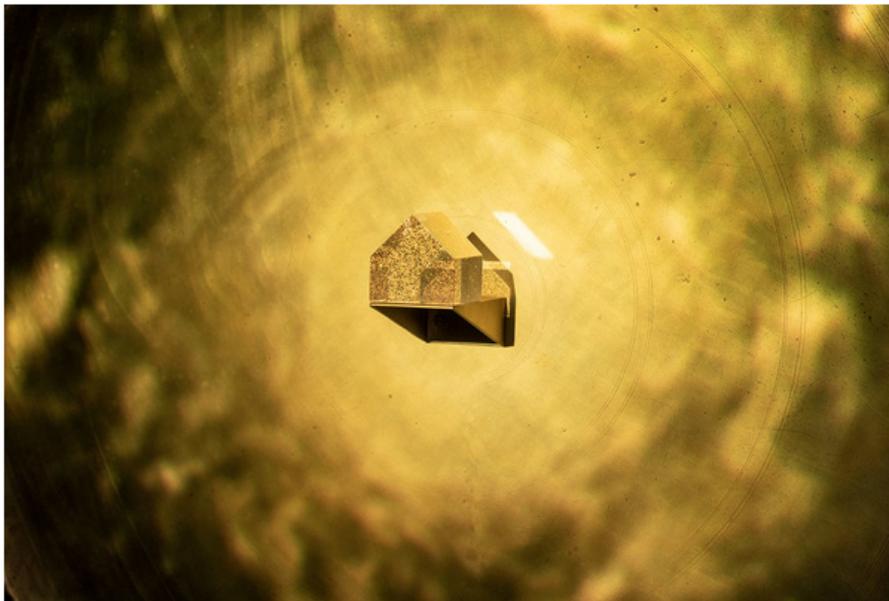
## Younès Rahmoun, diffracter pour élever

La quatrième exposition personnelle que lui consacre la galerie Imane Farès marque une nouvelle étape de la quête de pureté poursuivie par Younès Rahmoun. Elle se manifeste par l'utilisation de matériaux jusqu'alors inédits dans sa pratique et une épure des formes haute en couleurs et en lumière. Le spectre primaire est ainsi convoqué dans une série de sept dessins sur fonds colorés, *Tayf-Lawn*, et dans *Madad-Tayf*, magistrale œuvre de 77 pièces de verre teinté et soufflé, enfilées le long des branches d'une structure en acier. L'installation manifeste l'alliage de notions à entendre, comme souvent chez Rahmoun, dans toute leur polysémie. En l'occurrence ici la lumière – mystique et physique – et le souffle – l'inspiration et l'expiration nécessaires à la confection technique de l'œuvre autant qu'à la méditation. Des *Manzil* (maisons) de résine transparente sont ailleurs disséminées sur des plateaux de cuivre artisanaux, en haut d'un mur (*Manzil-Fatîl*) ou au centre d'une projection hypnotique en sous-sol (*Nôr-Manzil-Nôr*). Le parcours diffracte et dissémine la lumière à travers les vides et les pleins, les pauses et les chemins, que l'artiste ménage pour mieux atteindre une élévation des cœurs et des âmes.

**Horya Makhlouf**

— Younès Rahmoun, « Madad », Galerie Imane Farès, Paris, jusqu'au 23 avril 2022.

42 - diptyk #59



## Dans la maison de Younès Rahmoun

LE 9 MARS 2022

La maison a toujours été un motif récurrent du travail de Younès Rahmoun, cet artiste marocain né en 1975, qui a déjà participé, entre autres, à la Biennale de Venise en 2017 et à l'exposition *Notre monde brûle* en 2020 au Palais de Tokyo. Comme le dit Sandrine Wymann dans le texte qui accompagne l'exposition qu'il présente actuellement à la galerie Imane Farès, elle a d'abord été la maison de famille de Tétouan, « où, sous l'escalier, il occupait une chambre minuscule qu'il a immédiatement sublimé par ses premières recherches d'artiste. » Cela a donné lieu à une récréation de la chambre à taille réelle, dans divers endroits (projet connu sous le nom de « Ghorfa »). « Aujourd'hui, poursuit Sandrine Wymann, l'espace habité apparaît sous la forme plus générique de la maison qui fonctionne comme un point de repère qui relie l'artiste à son enfance. La maison est l'espace rassurant dans lequel il se replie pour méditer ou retrouver la sérénité perdue du ventre maternel. Elle est aussi une référence universelle qui ouvre sa pratique au dialogue et la place du côté du partage. Ces dernières années, la maison prend une forme plus simple et sa matérialité renvoie à des valeurs spirituelles : elle est souvent transparente, surélevée, lumineuse. »

Dans l'exposition qu'il présente chez Imane Farès, donc, sous le titre de *Madad*, un mot arabe difficilement traduisible, mais qui est lié au soufisme et désigne une lumière qui s'apparente à la notion d'aura, on trouve de nombreuses maisons. Une, en résine replie de paillettes dorées qui, sous l'effet de la lumière, reproduisent les couleurs du spectre, est associée à une vidéo hypnotique où l'on a le sentiment de s'approcher du soleil (« Nôr-Manzil-Nôr »). Une autre, complètement transparente et construite sur plusieurs niveaux, fascine par sa pureté et sa forme parfaite (« Manzil-Maqâm »). Une autre est accrochée en hauteur et les paillettes qui sont à l'intérieur forment le dessin d'une flamme (« Manzil-Fatîl »). Une autre encore est placée au sommet de sept récipients en cuivre martelé posés les uns sur les autres, tandis que son pendant est au centre des sept mêmes récipients, mais au même niveau, imbriqués les uns dans les autres (« Manzil-Hawd / Manzil-Jabal »). Et d'autres enfin sont dessinées sur des papiers qui reproduisent eux aussi la couleur du spectre et avec un crayon de la même couleur que le papier (« Tayf-Lawn »).



Younès Rahmoun – Madad

Scemama, Patrick,  
"Dans la maison de Younès  
Rahmoun", *La République  
de l'Art*, March 9, 2022

On l'aura compris, chez Younès Rahmoun, rien n'est gratuit, tout fait sens et s'inscrit dans une exigeante démarche spirituelle. Musulman pratiquant, il est guidé par des croyances et des références liées à sa foi, mais aussi à la philosophie soufie et à l'architecture arabo-musulmane. Ainsi, les trois niveaux qui constituent la maison complètement transparente renvoient aux trois degrés de la religion qui permettent d'atteindre la grâce (une grâce que, selon l'artiste, tout individu parvient à atteindre à un moment ou à un autre), de même que les sept dessins aux couleurs du spectre ou les sept récipients en cuivre martelé font écho, comme le dit encore l'auteur du texte de présentation, décidément très éclairant, « aux sept vibrations et mouvements d'inspiration et d'expiration, de l'intérieur (« Al-Bâtin », ce qui est caché) vers l'extérieur (« Al-Dâhir », ce qui est apparent). »

Car si les couleurs et les chiffres jouent un rôle fondamental dans la pratique mystique de l'artiste, le souffle y est aussi prédominant. Ce sont eux qui donnent naissance à l'installation qui occupe la plus grande place dans la galerie et qui n'est pas à proprement parler une maison. Elle est constituée de soixante-dix-sept billes en verre soufflé, réparties en dix éléments selon un ordre bien établi de onze, treize, onze, cinq, six, sept, sept, huit, trois, six. Ces dix éléments forment comme des sortes de totems qui relient le ciel à la terre et qu'on peut considérer indépendamment dans un mouvement ascendant ou descendant. Au centre, il y a un vide qui est nécessaire à l'équilibre avec le plein. Et les billes en verre apparaissent dans un ordre indéfini et sous une forme différente, ce qui est une manière de laisser une place à l'aléatoire, à l'altérité et, à l'individu, la possibilité de trouver sa place à l'intérieur de l'ensemble. Comme il la trouvera dans l'ensemble de petits cailloux réunis au sein d'un simple panier en osier, mais au sein duquel un se distingue, celui recouvert de peinture dorée qui transcende et donne la lumière.



Younès Rahmoun – Madad

On pourrait gloser pendant des heures sur la profondeur et l'intelligence de cette exposition. Mais il n'est pas nécessaire d'être expert en religion ou même d'être forcément adepte de spiritualité pour la trouver belle. On peut simplement se laisser porter par l'élégance et la simplicité de ses formes, qui, d'une certaine manière, renvoient à l'émerveillement et à l'innocence de l'enfance. Younès Rahmoun est un artiste rare et généreux, qui va au-delà de l'exposition pour proposer au spectateur une expérience intime, un enrichissant et puissant repli sur lui-même.

-Younès Rahmoun, *Madad*, jusqu'au 23 avril à la galerie Imane Farès, 41 rue Mazarine 75006 Paris ([www.imanefares.com](http://www.imanefares.com))

Makhlouf, Horya, "Avec  
Younès Rahmoun, diffrac-  
ter pour élever", *Diptyk*,  
March 18, 2022

**diptyk**



**Pour son quatrième solo show à Paris, Younès Rahmoun introduit franchement la couleur dans son langage plastique mais poursuit sa réflexion sur la lumière et la spiritualité.**

Il y a une coïncidence entre les cheminements artistiques, personnels et spirituels de Younès Rahmoun, que scandent dans leur progression les différentes productions et expositions de l'artiste. Le quatrième *solo show* que lui consacre la galerie Imane Farès marque ainsi une nouvelle étape de la quête de pureté qu'il poursuit depuis des années. Elle se manifeste par l'utilisation de matériaux jusqu'alors inédits dans sa pratique et une épure des formes hautes en couleurs et en lumière. Le spectre primaire est ainsi convoqué dans une série de sept dessins de maisons aux formes géométriques sur fonds colorés (*Tayf-Lawn*) et dans *Madad-Tayf*, magistrale œuvre de 77 pièces de verre teinté et soufflé, enfilées le long d'une structure en acier inoxydable. L'installation manifeste l'alliage de notions à entendre, comme souvent chez Rahmoun, dans toute leur polysémie. Ici la lumière et le souffle, l'inspiration et l'expiration nécessaires à la confection technique de l'œuvre autant qu'à la pieuse méditation. Les sept couleurs primaires servent le fond et la forme de ces deux ensembles qui visent, semble-t-il, à mettre en forme les multiples variations dans lesquelles peuvent s'incarner des archétypes : les idées même de maison ou de respiration.



Younès Rahmoun, *Madad-Tayf (Madad Spectre)*, 2022, Photo : Tadzio

#### **Cheminer vers la pleine conscience**

Le parcours composé par Rahmoun est une métaphore des étapes à traverser pour atteindre et installer, partout, son lieu à soi. Inspirer, expirer, du dedans vers le dehors, et vice-versa. Les allers-retours et les tensions y sont constantes, qui permettent de gravir les différents échelons de la foi et d'une quête toute personnelle. Comme de cette *Manzil-Maqâm* à trois niveaux – miroirs des échelons vers la pleine conscience. Des *Manzil (maison en arabe)* de résine transparente sont disséminées sur des plateaux de cuivre artisanaux, en haut d'un mur (*Manzil-Fatîl*) ou au centre d'une projection hypnotique en sous-sol (*Nôr-Manzil-Nôr*). En elles brillent tantôt une flamme, tantôt les reflets métalliques des plateaux qui leur servent de support. Le parcours diffracte et dissémine la lumière à travers les vides et les pleins, les pauses et les chemins, que l'artiste ménage pour mieux atteindre une élévation des cœurs et des âmes.

#### **Horya Makhlouf**

**Younès Rahmoun, « Madad », galerie Imane Farès, Paris, jusqu'au 23 avril 2022**

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris  
+ 33 (0)1 46 33 13 13 – [contact@imanefares.com](mailto:contact@imanefares.com)  
[www.imanefares.com](http://www.imanefares.com)

Outtier, Emmanuelle,  
"[Portrait] Voir germer le  
monde avec Younès Rah-  
moun", *Diptyk*, December  
8, 2020

diptyk



**Personnage discret et mystérieux, Younès Rahmoun crée des univers épurés empreints de philosophie soufie et de spiritualité zen. Aujourd'hui, il est exposé au Centre Pompidou au sein de l'exposition « Global(e) Résistance ». Jusqu'au 4 janvier.**

**Place El Feddane, Tétouan.** Younès Rahmoun se baisse discrètement et glisse dans sa poche une petite bille en aluminium trouvée sur le sol. Ce geste insolite est pour l'artiste tétouanais un véritable rituel qu'il répète inlassablement depuis l'enfance. Clous, morceaux de bois, bouchons et autres débris de fer capturés à l'aide d'un aimant, tout ce que le garçonnet trouvait dans les rues de son quartier de Jbel Dersa, était patiemment collecté pour « créer des petits mondes ». Des univers minuscules, qu'il confinait et faisait incessamment varier dans une boîte en métal rouillé. Cette boîte, « je l'utilisais comme un espace d'exposition en miniature. J'adorais y organiser les éléments et les volumes ». L'enfant ne le sait pas encore, mais déjà il crée ce qu'on appelle dans l'art contemporain des installations.

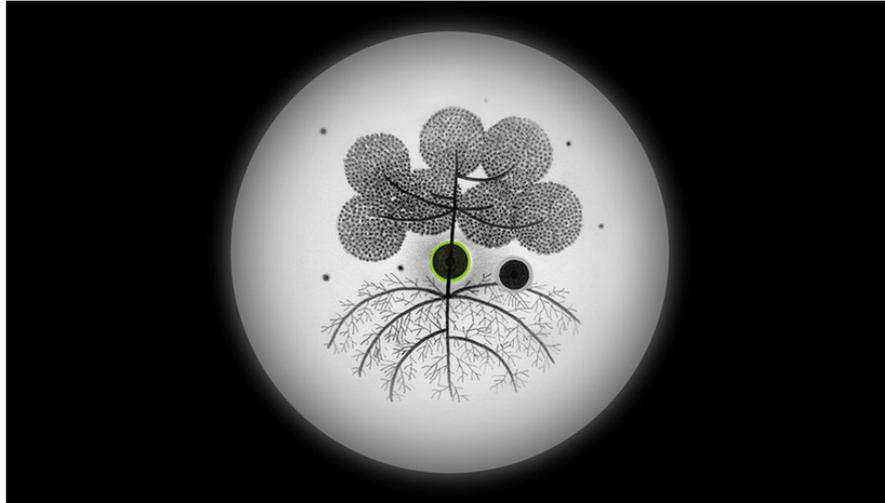


© Younès Rahmoun, Zahra-Zoujaj, 2010

Aujourd'hui ses installations ont gagné en épure. Elles ont pris une toute autre dimension – certaines vont jusqu'à englober le spectateur – et font sa renommée en Europe et au Moyen-Orient. Un succès international qui ferait tourner la tête à plus d'un. Pas à Younès Rahmoun. Le plasticien au calme imperturbable et à la voix d'une douceur infinie n'a jamais cédé aux sirènes de l'expatriation.

Pourtant, enfant, il s'était projeté en grand voyageur, comme Ibn Battûta mais le voyage sera finalement pour lui spirituel. Un voyage nourri par l'Islam, que ce soit dans ses installations toutes tournées vers la Qibla ou dans les chiffres qui scandent son œuvre – les 77 branches de la foi islamique ou les 99 noms d'Allah. Mais pas seulement. Zen et sagesse asiatique y viennent aussi ouvrir les portes de la conscience de soi. « À travers mes œuvres, j'essaie que chacun ait un petit moment d'intimité avec soi, un petit moment de méditation qui peut durer quelques secondes. Cela peut suffire », déclarait-il il y a quelques années.

Outtier, Emmanuelle,  
 "[Portrait] Voir germer le  
 monde avec Younès Rah-  
 moun", *Diptyk*, December 8,  
 2020

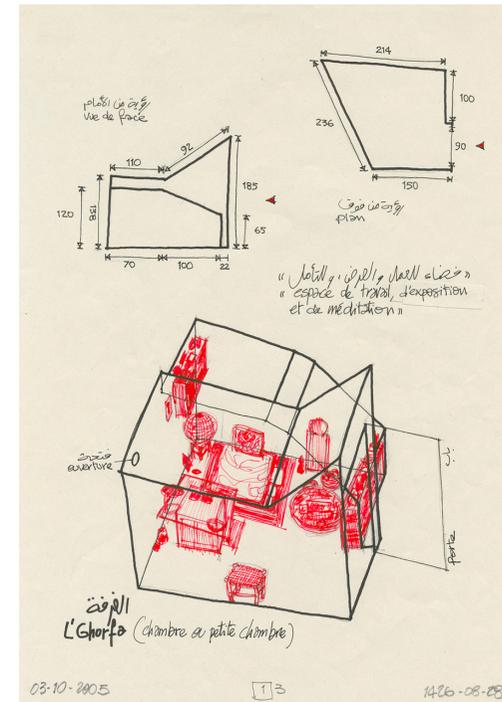


© Younès Rahmoun, Habba, 2011

### La Médina comme école

Quand le jeune Rahmoun s'est-il destiné à l'art ? Personne n'est artiste à la maison, mais il y a une sensibilité certaine : « *Ma mère a toujours aimé l'originalité de mes idées. Mon père, plus sensible à la peinture académique, m'incitait à faire des portraits ou des paysages* ». Mais l'enfant a plutôt goût pour l'abstraction et les formes géométriques. Ses premières esquisses sont influencées par les zelliges qui tapissent les murs de son école, le travail des artisans observé au cours de ses déambulations ou les architectures enchevêtrées de la médina.

Il a trouvé sa voie. Younès Rahmoun intègre l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, qui dans les années 1990 opère sa mue. C'est l'époque des professeurs novateurs et du rejet de l'académisme dont l'école restait tributaire depuis le protectorat espagnol. Sous l'impulsion de maîtres comme Abdelkrim Ouazzani, Faouzi Laatiris ou Hassan Echaïr, Rahmoun affine son tempo – la répétition de motifs géométriques – et son vocabulaire plastique. C'est alors aussi qu'il découvre les écrits du maître Taisen Deshimaru, qui enseigne que « *le secret du Zen consiste à s'asseoir, simplement, sans but ni esprit de profit, dans une posture de grande concentration* ». Peu après, apparaîtra la ghorfa, ce lieu central de l'œuvre de Rahmoun où, pendant 7 ans, il y méditera et travaillera.



Younès Rahmoun, Ghorfa #1, 2005

### La « Ghorfa », l'atelier de méditation

C'est à la fin de ses études que sa mère lui cède le petit espace resté vacant sous l'escalier de la maison familiale. L'artiste en fait son atelier. Pour la première fois, Rahmoun a un lieu à lui dans cette maison longtemps partagée entre les 8 membres de la famille : « *La Ghorfa, c'était mon espace de liberté* ». Accroupi, avec en face de lui « *ce mur blanc comme un espace de projection* », il pose les fondements de son travail. La lumière. La fleur, symbole de germination et de développement spirituel. L'atome et l'infiniment grand. Le vert, cette couleur du milieu, « *ni chaude ni froide* ». Sans oublier sa Ghorfa qu'il reproduira à échelle 1:1 à travers le monde, avec le désir de partager son cheminement méditatif. « *Cette spiritualité, c'est ce qui fait toute l'originalité du travail de Younès Rahmoun*, résume Bérénice Saliou, directrice artistique de l'Institut des Cultures d'Islam à Paris. *Pour lui, être pratiquant, musulman et artiste ne fait qu'une seule et même chose. Tout cela est imbriqué en toute sérénité* ».

Emmanuelle Outtier

Davies Lillian,  
“Younès Rahmoun, Galerie  
Imane Farès”,  
ARTFORUM, reviews, Summer 2018, p. 389-390

the 1950s and early 1960s. The materially spare, gesturally restrained works in this show, by contrast, manifest a partial return to Lazzari's roots in what Paola Ugolini, in the catalogue to this exhibition, calls “the decidedly avant-garde product of a functional modern furnishing, albeit still decorative, consistent with the ‘total art’ experiments of the Italian Futurists, the German Bauhaus and the French modernism of Le Corbusier”—though the artist herself claimed to dislike Futurism and to have been totally isolated from developments in abstract painting outside Italy during the long decades of Fascist rule. In her late work, the essentially structural and architectural idiom of her early abstraction has been almost entirely subjectivized, its geometry dissolved, reflecting what Lazzari herself would call the realization “that the achievement of a certain ‘quid’ requires silence and secrecy.”

What's perhaps most surprising is how the mysterious silence embodied by these late works of Lazzari's—which has more in common with that of Giorgio Morandi's still lifes than with the clamor of the Futurists or even the industrious bustle of the Bauhaus—feels innately musical. Lazzari's compositions float freely but with an internal pulse, a scansion, a distinctly rhythmic character that can give them, at times, the appearance of visual scores à la Morton Feldman or Cornelius Cardew. Her working method? “Listening carefully to a day's rhythm is what works best,” she said. She recorded these inner rhythms in patterns of mostly vertical and horizontal lines, marks replete with differences and divergences of weight, tone, thickness, intensity, and so on. Color might seem beside the point in most of the works, but that impression would be mistaken; it's simply that in Lazzari's hands, the infinite nuances of gray and white in both the ground and its inflections (acrylic, tempera, and graphite) somehow subsume all hues—and then a sudden shaft of red occurs as a glorious shock, like a cymbal clash underlining the structural solidity of what had seemed a gentle pulsing. But even the most emphatic mark seems to emerge from, rather than having been imposed on, the painting as a whole. For Lazzari, the danger in her pursuit of the elusive essence of experience, of what she disarmingly called—quoting Jean Fautrier—the *mieux que rien*, or “better than nothing,” was that somehow “the very canvas itself” would “disappear with the image.” It hasn't happened yet. Lazzari's canvases endure, unwavering.

—Barry Schwabsky

## Aslan Gaisumov

EMALIN

“Truth” and “reconciliation” do not always go together. The imperative to testify—particularly in instances of collective trauma—is presumed to outweigh any costs, emotional, psychological, or even legal. But who really has the right to demand those truths? To whom do they belong? For whose benefit are they shared? And to whose detriment? In his films and objects, Aslan Gaisumov walks the line between silence and articulation. Born in the Chechen capital of Grozny, he creates work that not only revisits the devastation of the recent conflicts, but also traces them back to their roots in the forced migration of the Chechen and Ingush peoples to other parts of the USSR in the 1940s, purportedly the largest and most brutal deportation in Soviet history.

In late February 1944, as part of Stalin's resettlement campaign, residents of Chechnya and Ingushetia—two neighboring republics in the northern Caucasus—were rounded up from their homes, loaded onto trains, and deposited in sparsely populated stretches of Kazakhstan or Kyrgyzstan. Of the nearly five hundred thousand people deported, an estimated 30 to 50 percent died as a result, prompting the European Parliament in 2004 to formally recognize the deportation—which Chechens call *Aardakh*, the exodus—as genocide. Yet even now, few



Aslan Gaisumov,  
*Keicheyuhea*, 2017,  
HD video, color,  
sound, 26 minutes.

people outside the region are aware of the events and their repercussions. One primary reason is that for decades, the Soviet government forbade even speaking about the deportations, which were framed by propaganda as a generous, state-sponsored opportunity for “education” and “cultural exchange.” Today, on the anniversary of the *Aardakh*, Chechen citizens may still privately observe a day of mourning, but publicly the republic celebrates the Day of the Defenders of the Fatherland, a Russian holiday dating back to the aftermath of the Revolution.

The exhibition “All That You See Here, Forget” paired two of Gaisumov's films exploring the silence around the *Aardakh*. The first, *People of No Consequence*, 2016, is set in the anemic grandeur of a municipal hall in Grozny, empty save for rows of chairs. One by one, men file in and take their seats, with the wool-hatted elders accorded places of honor at the front. After all the men have entered, women start shuffling in, ambling over to the chairs at the back. Over the course of the eight-and-a-half-minute video, no one says a word. A closing title card explains that the artist has gathered these survivors of the deportations together for the first time. Why are they silent? Perhaps to speak would be to tear open decades-old wounds. And, really, what can be said?

In his most recent film, *Keicheyuhea*, 2017, Gaisumov pushes his own grandmother to give voice to her memories. The twenty-six-minute video follows her as she visits her former village, which she has not seen since the deportations. Her tears of joy and exuberant greetings to once-familiar places quickly give way to a crippling grief. At first, she coquettishly brushes away her grandson's off-camera inquiries (“Oh Aslanbek, this was something no one wants to hear about”) but by the end she cannot bear to speak. “Aslanbek, some things can be left unsaid,” she pleads, reasoning, “They're all in the past.”

Gaisumov leaves intact the various ethical entanglements of the action, so that the viewer feels uncomfortably implicated in the central act of cruelty underlying the film's premise. In doing so, however, he raises the question of who can lay claim to collective memory. Technically, he is part of this community—this trauma is his heritage—but does that mean he has the right to extract it? After all, the trouble with speaking one's truth is that the moment something is articulated, it no longer belongs to the speaker alone. Whose story is it to tell then?

—Kate Sutton

PARIS

## Younès Rahmoun

GALERIE IMANE FARES

“*Hijra*,” the title of Younès Rahmoun's most recent exhibition, refers to the departure, in the year 622, of the Prophet Muhammad and his followers from Mecca to Yathrib, the pre-Islamic name of Medina.

Davies Lillian,  
 “Younès Rahmoun, Galerie  
 Imane Farès”,  
 ARTFORUM, reviews, Sum-  
 mer 2018, p. 389-390



View of “Younès  
 Rahmoun,” 2018.  
 Photo: Livia Saavedra.

Hijra—the word means “migration” in Arabic—is an act of faith, an act that looks toward the future. “I think that traveling is a true gift,” the artist said in an interview with curator Jérôme Sans, “whether it is an inner journey or a journey toward the other.” Rahmoun draws strongly on the traditions of Islam in his work, particularly Sufi philosophy. However, it is not only the presence of religious symbolism that animates the new and recent drawings, sculpture, and installation that Rahmoun presented here, but also the artist’s faith. In an interview with curator Abdellah Karroum, the artist explained, “I think my ideas are increasingly informed by religion,” continuing, “I do not distinguish ‘Younès the practicing Muslim’ and ‘Younès the artist’—I am both.”

Visible through the gallery’s generous glass facade, *Jabal-Hajar-Turâb* (Mountain-Stone-Earth), 2012–18—an installation comprising a number of smaller works—was framed by three gray walls marked, in white chalk, with a peaked and valleyed horizon line serving as the backdrop for three series of ink drawings, a delicate sculpture in wood and clay, and seven color photographs displayed flat on the floor. Plant-like forms filled one series of drawings, and each of the photographs portrayed a low-lying desert plant. In the other drawings, arcing lines connected dots of ink, while in the sculptures, wooden filaments linked clay spheres. These atom-like elements appeared again in color in *Darra-Saborra* (Atom-Slate), 2015, a set of eight chalk drawings on blackboards, displayed together in a narrow corridor.

These points of color or ink, and the photographic reference to the desert scrub, repeat the marks, patterns, and landscapes that the artist has used in his series “*Ghorfa*” (Bedroom), 2006–16. Each of the drawings and sculptural works in this series is a reflection on the little room that Rahmoun’s mother offered to him as a studio space in 1998. This space, located under a flight of stairs in his parents’ house in Tétouan, Morocco, was the artist’s “refuge, a place whose history was entirely connected to [his] own history.” There, the artist recalls, he spent seven years thinking, working, and meditating. For Rahmoun, transforming his private space into an artistic work was “a way of encouraging visitors to enter my own history,” to experience the work as a sort of voyage toward the other.

In the small gallery downstairs, the scale of Rahmoun’s installation *Markib-Manzil-Mawja* (Boat-House-Wave), 2015, echoed the intimate dimensions of “*Ghorfa*.” The work is composed of an audio track, a video of ocean waves projected onto a low platform, and sculptural elements oriented toward Mecca, among them a low wooden platform and a small boat filled with broken glass. At the center, a small wooden sculpture of a house rests on a transparent plastic container holding shards of glass. Rahmoun often uses the image of a boat to represent a spiritual journey—a type of hijra, one might say. Islam is the second-most-practiced religion of France, and face-to-face with Rahmoun’s

work, the non-Muslim viewer experiences an intimate and meditative voyage toward the other. Formal beauty plays a role in this passage, but the tangible evidence of the artist’s belief certainly does too.

—Lillian Davies

## Elsa Sahal

GALERIE PAPILLON

Though the title “*Elsa Sahal des origines à nos jours*” (Elsa Sahal from the Origins to Today) suggests a historical survey, the fifteen large-scale ceramic sculptures on view in Sahal’s recent exhibition were all made this year. Featuring an installation of primordial-looking sculptures arranged on a dark, sand-dusted platform, the show evoked origins of a different sort. In addition to providing a telluric mise-en-scène, the curvaceous room-filling stage represented the artist’s latest experiment with how to display sculpture. Having previously skewered headless humanoid forms on metal rods (“*Pole Dance*,” 2015) and suspended avian figures from thick straps (“*Léda*,” 2014–15), Sahal here reimagined the pedestal as kind of vivarium. Implying a biological symbiosis between pedestal and sculpture, her tall, stemless, leafless, petalless flower sculptures (“*Pistils*,” 2018–) had been planted into the platform so that they appeared to grow out of its sandy surface, while scaly sea-urchin-like mounds (“*Fleurs*” [Flowers], 2018–) inhabited the terrain alongside various lumpy headless creatures.

Sahal’s large, minimalist flowers—erect pockmarked pistils topped with smaller pimply stigmata—appeared both menacing and vulnerable. This contradictory impression was compounded by the fact that the exposed phallic forms represent flowers’ female reproductive parts. Adding to the hypersexualized appearance of the ambiguously gendered works (each titled *Pistil* and numbered 1 through 4), thick and runny applications of iridescent blue, yellow, and green glaze read as gluey and frothy secretions erupting from the bases of the stigmas and glistening moistly on the pistil shafts. In stark contrast to the “*Pistils*,” several humanoid figures (*Nue posée* [Posed Nude], *Alchemist’s Daughter no. 3*, and *Nageuse* [Swimmer], all 2018) appeared soft and fecund, their female-coded bodies seemingly melty with rolls of fat and drooping breasts. The most ornate in the group, *Alchemist’s Daughter no. 3*, was coated with generous pours of opalescent green, matte orange, and metallic glazes. While the palette recalls North African ceramic tiles (a nod to Sahal’s Tunisian ancestry), the artist’s heavy and loose application of color evokes something more along the lines of a three-dimensional Helen Frankenthaler stain painting.

Indeed, Sahal’s use of glaze for more than just chromatic effect gives her sculptures a distinct painterly quality. The coated surfaces of her sculptures alternately—and in many cases simultaneously—appear damp, charred, luminous, smooth, rough, corroded, and polished. Sahal’s interest in evoking diverse textures and consistencies has occasionally led her to adorn sculptures with elements such as synthetic hair or gold leaf, trimmings that enhance the already haptic quality of her oeuvre. In several recent works, Sahal has added hand-poured glass—a kind of



View of “Elsa Sahal,”  
 2018. Photo:  
 Aurélien Mole.

Azimi Roxana,  
"Art Contemporain : Younès  
Rahmoun, la foi et la forme",  
Le Monde Afrique, August  
14, 2018

# Le Monde Afrique

PORTRAIT

## Art contemporain : Younès Rahmoun, la foi et la forme

Fidèle à ses racines, le Marocain s'inspire aussi bien de la spiritualité musulmane que de l'artisanat de Tétouan, sa ville natale

Par Roxana Azimi



Des bonnets de laine chamarrés enveloppant une myriade de petites lampes diffusent une lumière tamisée et apaisante. L'installation *Taqiya-Nor*, de Younès Rahmoun, qui avait subjugué les visiteurs de la Biennale de Venise en 2017, est présentée jusqu'au 25 novembre au prestigieux musée Victoria & Albert, à Londres, dans le cadre de l'exposition du prix Jameel. En 2015, le Centre Pompidou, à Paris, avait acquis une de ses œuvres. C'est dire si, à 42 ans, l'artiste marocain a fait du chemin, sans oublier d'où il vient.

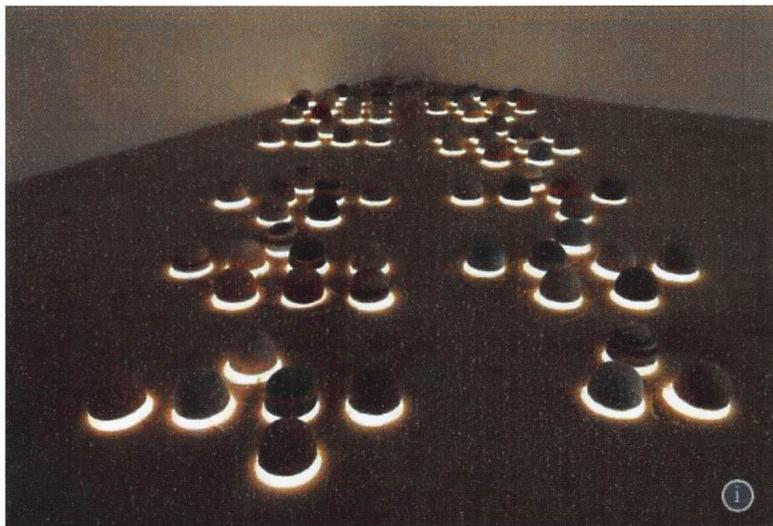
Timide mais pas taiseux, Younès Rahmoun est intarissable lorsqu'il évoque son enfance à flanc de colline à Tétouan, dans une famille humble et pratiquante originaire du Rif. Gamin, tout le fascine, le paysage comme l'architecture de son foyer. Et plus encore les artisans qu'il croise chaque jour, les devantures des pâtisseries et les étals des maraîchères. « *La transformation de la matière brute en une forme harmonieuse, précise, me captivait, comme la manière d'agencer les fruits et les gâteaux*, raconte-t-il. *C'était une école de l'esthétique.* » Une école du perfectionnisme, aussi, pour l'enfant qui dessine alors sans relâche.

### Du personnel à l'universel

Très vite, sa vocation se précise : il sera artiste. Armé de cette certitude, il passe un baccalauréat arts plastiques à Tanger, avant de s'inscrire à l'université des beaux-arts de Tétouan. Où il déchante. La virtuosité technique l'ennuie, tout autant que la quête d'un style. En dernière année, il fait toutefois une rencontre marquante, celle de Jean-Louis Froment, fondateur du CAPC, le musée d'art contemporain de Bordeaux.

Le mythique commissaire d'exposition décide de le présenter, avec deux autres étudiants, dans l'exposition « Objets désorientés » qui se tient en 1999 au Musée des arts décoratifs de Paris et à la Villa des arts de Casablanca. « *Deux mois avec lui, c'était l'équivalent de deux ans dans une école d'art, des études accélérées*, se souvient Younès Rahmoun. *Avec Jean-Louis Froment, j'ai compris qu'un artiste n'est pas un exécutant, que je devais me faire confiance.* » Plus encore, il apprend à partir du personnel pour toucher du doigt l'universel, à garder ses racines tout en les transcendant.

Azimi Roxana,  
"Art Contemporain : Younès  
Rahmoun, la foi et la forme",  
Le Monde Afrique, August  
14, 2018



Certains artistes en quête de carrière perdent âme et bagages. Pas Younès Rahmoun. Habité par la religion musulmane, qu'il ne perçoit guère comme un poids ou une entrave mais comme une « discipline », il a trouvé dans la spiritualité des clés pour comprendre le monde. Juxtaposition, superposition, accumulation et répétition forment aujourd'hui l'armature d'une œuvre régie par la numérologie : cinq piliers de l'islam, 99 noms de Dieu en arabe, 77 branches de la foi... Les formes sont simples, cônes et coupôles inspirées des architectures musulmanes.

Depuis vingt ans, Younès Rahmoun ramasse d'ailleurs tous les objets sphériques qui croisent son chemin et les conserve dans des bocaux. « La sphère, c'est l'atome, la graine, la planète et le placenta, explique-t-il. C'est l'origine de l'univers. » Autres constantes : la lumière, qui symbolise l'âme et le vide, et le vert, couleur de l'islam mais aussi de la germination.

### « Le paradis est à portée de main »

Comment le pratiquant vit-il sa religion dans un monde de l'art laïque, voire athée ? « Chacun fait à sa manière, répond-il avec douceur. Même au Maroc, le monde de l'art n'est pas pratiquant. Au départ, cela me choquait, j'étais mal à l'aise, je n'avais pas d'arguments à opposer. Aujourd'hui, ça ne me dérange pas et ça ne m'influence pas non plus. »

Circonscrire l'œuvre de Younès Rahmoun à l'illustration d'une mystique musulmane serait d'ailleurs réducteur. L'installation *Taqiya-Nor* renvoie plutôt au recyclage, la laine provenant des chutes trouvées dans les échoppes de Tétouan, et à la lente disparition d'artisanats vernaculaires. La sculpture *Manzil-Markib-Mawja* (la maison, la barque, la vague), achetée par le Centre Pompidou et présentée en avril dans l'exposition « Hijra » à la galerie Imane Farès, à Paris, traite de l'immigration.

La question du déplacement le hante d'ailleurs depuis 2010. A chacun de ses voyages, il transporte sept petites pierres provenant du Rif, qu'il abandonne à l'étranger. Il prélève alors sept autres cailloux qu'il vient déposer à son retour au Rif. De cette performance pour le moment informelle, il conserve dessins et photos, matrices pour une future œuvre.

Enfant, Younès Rahmoun s'est rêvé grand voyageur, façon Sinbad ou Ibn Battuta. Il n'a pas pour autant la tentation de l'exil. C'est à Tétouan, dans une maison traditionnelle de la médina avec vue sur la caserne militaire, qu'il se ressource toujours. C'est là qu'il a cofondé la résidence d'artistes Trankat en 2013. « *Le paradis est à portée de main*, dit-il. *Chez moi, dans ma ville, dans mon quartier.* » La sagesse, comme la valeur, n'attend pas le nombre des années.



Khaleeli Homa,  
"Interview: When 77 hats  
do the lotus position: the  
cosmic world of Younes  
Rahmoun",  
The Guardian, June 26,  
2018



Art

Interview

## When 77 hats do the lotus position: the cosmic world of Younes Rahmoun

By **Homa Khaleeli** re he finds inspiration



▲ Tiqiya-Nör (Hat-light), 2016, by Younes Rahmoun, at the V&A. Photograph: Graeme Robertson for the Guardian

**O**n a bright spring day, the artist Younès Rahmoun is showing me around his home town of Tétouan, a city in Morocco at the foot of the Rif mountains. Inside the medina - the old walled area and a Unesco world heritage site - he spots a bead on the ground. It's small, plastic and the least interesting thing I can see. Nearby, men in striped, hooded djellabas sell spices while women in traditional Berber straw hats walk past. But in Rahmoun's art - which has been nominated for the Victoria and Albert Museum's Jameel prize - simple objects such as this bead can contain worlds of meaning.

The 43-year-old is dressed in an understated style - muted grey checked shirt and baseball cap - but talks like a mystic, seeking signs in everything. He is one of Morocco's most important artists, but is unassuming, apologising for his (excellent) English as he looks for the words to explain how his spiritual life informs his work.

"I have questions," he says. "Not just about religion, but also existence. About the relationship between me and the cosmos, me and other people, me and nature."

Khaleeli Homa,  
"Interview: When 77 hats  
do the lotus position: the  
cosmic world of Younes  
Rahmoun",  
The Guardian, June 26,  
2018



▲ 'We are the same' ... Younes Rahmoun

Rahmoun is fascinated by Zen Buddhism and Sufism, the esoteric aspect of Islam that emphasises spirituality and divine love. The Jameel prize is for contemporary art inspired by Islamic artistic traditions, and geometric patterns, certain numbers and shapes recur in Rahmoun's work. Beads or marbles capture his imagination because the little spheres remind him of "the elements that make up the universe: atoms - and also small planets that I can have in my pocket".

A similarly modest object has the starring role in Tâqiya-Nôr, or Hat Light, the installation that made the shortlist for the V&A's £25,000 prize and appeared at last year's Venice Biennale. In it, multiple woollen caps are lit from within and carefully arranged in clusters. The hats are simple, hand-knitted and made from recycled wool.

"About eight years ago, I bought 77 hats, all from the same craftsman," Rahmoun explains. ("The shopkeeper was very happy.") For years, the hats sat in a bag in his studio. Each is a "different colour and design - although they are the same size - like human beings". Eventually, he decided to illuminate them, "to show the soul. To

show this part of our existence. I am a human being, so I have a material part and a spiritual part."

Relaxed and quiet, Rahmoun is passionate about explaining the ideas behind his work, drawing diagrams if he thinks I am not following him. The hats are grouped in clusters, he explains, so that from above they could represent "different cultures, or villages". "We are the same - we [all] have a heart and body, but we are different because we have a different culture."



▲ Manzil-Lawn (Home-Color), 2015, by Younes Rahmoun. Photograph: Timothy Mason/Courtesy Younes Rahmoun and Galerie Imane Farès



Khaleeli Homa,  
"Interview: When 77 hats  
do the lotus position: the  
cosmic world of Younes  
Rahmoun",  
The Guardian, June 26,  
2018

He likes the "humble, modest" shape of the caps because while they rest on the ground, the tip of the dome is reaching for the sky. He talks about how the hats look like figures in a meditative moment, like the "lotus position" and how in each group one hat is set slightly apart, as though it is leading the others in prayer.

Other works play on this theme, too. He shows me resin blocks he has created for his 2015 work, *Manzil*, shaped like a little house. From the side the block looks clear, but from the front it is a rainbow of coloured resin strips layered on top of each other. As with *Hat Light*, the plain exterior hides the internal beauty.

The Jameel prize, a biennial award, was created to showcase the continuing influence of Islamic art, craft and design on contemporary artworks. What the exhibition that accompanies it has done, says founding curator *Tim Stanley* (the V&A's first ever curator for the Middle Eastern collections), is broaden the understanding about what constitutes Islamic tradition and the work it inspires. This year, the show includes pieces inspired by calligraphy and minaturism, which serve as jumping off points for abstract, unexpected work.

The 2018 shortlist includes the Bangladeshi architect *Marina Tabassum*, whose mosque in Dhaka is based on buildings from the country's sultanate period. There is a Bahraini fashion designer, too, *Hala Kaiksow*, whose sustainable womenswear includes modified forms of Iranian shepherd's coats, with pleating details inspired by Cypriot shepherd's water bags and Islamic geometry.

Stanley points out that the London museum's own Islamic art collection began with objects from the *Great Exhibition* in nearby Hyde Park of 1851, specifically picked in the hope that its excellent craftsmanship would inspire British design. The Jameel prize, Stanley says, echoes this because it is for any work influenced by Islamic art traditions - not "Islamic art". At a time when Middle Eastern and African art has enjoyed a surge in interest, the nominees and winners for this prize can come from any religious background or country. The emphasis on cross pollination "reinforces the idea we are all connected", says Stanley.

In Tétouan, as Rahmoun leads the way to the studio in his home, in the heart of the medina, traditional Islamic craftsmanship surrounds us. The bewitching old town was rebuilt by Andalusian refugees expelled after the reconquest of Spain in the 15th century. There are elegant, mosaic-tiled archways and behind some of the ornately studded wooden doors lie palatial family homes that curl around courtyards planted with orange and lemon trees. Some are built so close together that they have windows that open into their neighbour's homes. Rules had to be agreed on for who had the opening rights. Even on the streets, the white and blue-washed walls press in so closely it's easy to lose your sense of time, space and direction.

"It is like a labyrinth," says Rahmoun. "It's not really logical architecture, it's more organic - like our heads and how we think."

Unsurprisingly, he says Tétouan has always been an inspiration. He loves the way, in the medina, the "the light comes from above, there are no cars ... you have to know your way around, and you discover new things all the time".

Khaleeli Homa,  
"Interview: When 77 hats  
do the lotus position: the  
cosmic world of Younes  
Rahmoun",  
The Guardian, June 26,  
2018

As we arrive in his studio - which is so neat it looks as if [Marie Kondo](#) has been tidying up - it is clear just how much Rahmoun draws on this heritage. We talk about his obsession with certain numbers. "I like the numbers seven, five, three, one; odd numbers represent [to me] the beginning of eternity," he says, grabbing a piece of paper to draw a series of dots to show how uneven numbers hint at more to come. The number 77, is a particular favourite because of an Islamic religious tradition that says there are [77 ways to practise your faith](#), from holding a profession of belief to clearing dangerous objects from roads.

Similarly, when he sees the opportunity, he faces his work towards Mecca. "I told myself, why not use something from my culture ... it's a beautiful image, [the fact] that you can see from the moon all my work is facing qibla" - the direction in which Muslims pray.



▲ 'I'm inspired by the sense of community ... medina quarter in Tétouan, where Rahmoun lives. Photograph: Alamy



Yet he is at pains to ensure the symbols he uses are inclusive. He chose 77 over 99 - traditionally the number of names or attributes of Allah - because: "When I see the number of names of God, then I am talking about Islam and one religion - and that's not my way. I want to talk about humanity and something we all feel!"

In Morocco's cities, there has been something of a cultural boom in recent years, with new galleries opening up and the international art fair dedicated to African art, [1:54](#), making its debut in the country. Yet there is still little state funding or infrastructure for artists. In Tangier, a 90-minute drive from Tétouan, I meet [Yto Barrada](#), whose exhibition at the Barbican in London finished last month. She lives in New York, but a decade ago she set up [Cinéma Rif](#), then north Africa's only arthouse cinema. She talks eloquently about the problems of setting up not-for-profit cultural enterprises in the country.

While she is away, she has allowed an artists' collective, [Atelier Kissaria](#), to make use of her former studio in Tangier. The collective's project manager [Amina Mourid](#) says the city's explosion in size, and the consequences of this rapid economic development is something that preoccupies many of the artists they work with.

Rahmoun is represented by a gallery in Paris and has an established reputation in much of Europe, if not yet in the UK. But he says he would never think of permanently leaving the town he grew up in. "When I am talking to people in Tétouan it feels different [even] from when I am in Casablanca - I feel more connected, I'm inspired by the sense of community. "Younger people all have the same dream," he says - to go to Europe. Many people in his own family had the same dream, he adds. "But have they found happiness? I am not sure."

● The Jameel prize exhibition is at the [Victoria and Albert Museum, London](#), from 28 June to 25 November.

Azimi Roxana,  
"La Biennale de Dakar sort  
du chaos",  
L'Hebdo du Quotidien de  
l'Art, May 11, 2018, p. 15-16

making of

Mise en place de la vidéo  
*Zaytūna* de Younés  
Rahmoun.



Photo: Corinne Guimier. Courtesy: Gaberine Marie-Françoise.

## La Biennale de Dakar sort du chaos

Malgré une organisation acrobatique et des problèmes techniques et financiers chroniques, Dak'art, la Biennale de Dakar tient la barre.

Par Roxana Azimi

**M**arième Bâ jongle entre ses deux téléphones et sollicitations en tout genre : l'accréditation d'untel, la réservation d'hôtel de tel autre, les *per diem* des artistes. Sans compter un flot continu de doléances d'ordre technique. Main de fer dans un gant de velours, rompue à la diplomatie comme à l'efficacité, la secrétaire générale de Dak'art ne perd pas son calme. « *Il y a plus de défis que de difficultés* », minimise-t-elle. Monter une Biennale à Dakar n'a rien de simple, même s'il s'agit là de la treizième édition d'un événement qui a su perdurer quand d'autres initiatives, comme la Biennale de Cotonou, n'ont pas fait long feu.

Le flegme à toute épreuve de Marième Bâ ne fut pas de trop pour garder à flot un bateau qui menace à tout moment de prendre l'eau. Le curateur Simon Njami n'a pas plus perdu son calme. Certaines œuvres n'étaient pourtant toujours pas arrivées le jour du vernissage. Les générateurs électriques trop faibles ont lâché dès l'inauguration, de sorte que le public n'a pu voir les nombreuses vidéos pendant près de trois quarts d'heure. Ailleurs, de tels problèmes auraient plongé les organisateurs dans un grand désarroi. Mais en Afrique, on ne



Vue du Palais  
de justice  
qui abrite  
la Biennale.

Photo: Corinne Guimier.

s'émeut pas aussi vite. « *En 2016, j'ai eu quatre mois pour faire la Biennale, cette fois-ci un an, rappelle Simon Njami. Et j'espère que mon successeur en aura deux.* »

/...

Azimi Roxana,  
"La Biennale de Dakar sort  
du chaos",  
L'Hebdo du Quotidien de  
l'Art, May 11, 2018, p. 15-16

making of

**Tous les artistes ont dû pratiquer le système D. La Biennale n'a pas assez d'argent pour produire des œuvres. Elle n'est pas la seule, celle de Venise ne parvenant pas à financer non plus toutes les nouvelles productions.**



Ibrahim Ahmed,  
*Only dreamers leave.*

La manifestation a eu davantage de temps, et plus d'argent : 856 millions de francs CFA (1,3 million d'euros), un budget certes toujours modeste au regard des biennales occidentales, mais en hausse de 25 %. Simon Njami a pu disposer d'un régisseur et de deux assistantes rétribuées, alors qu'en 2016 il n'a pu compter que sur l'abnégation de quelques amis. La Biennale a enfin grignoté quelque 700 m<sup>2</sup> supplémentaires dans l'ancien Palais de justice abritant l'exposition internationale, dont une partie dévolue au tout nouveau village pour les enfants. *Last but not least*, les organisateurs ont changé de transitaire pour s'assurer du retour à bon port des œuvres au terme de la Biennale. Rappelons que les œuvres exposées à l'occasion de l'édition de 2014 étaient restées coincées sur place pendant un an et demi, le transitaire, Bolloré, n'ayant pas été payé... « *On a fait un appel d'offre pour choisir le transitaire, Smith & Craft, et il est stipulé dans le contrat que les œuvres doivent repartir* », précise Marième Bâ.

#### Inventivité

Malgré ces améliorations, l'organisation reste hautement acrobatique. « *C'est toujours pareil, partout dans le monde : tout se fait à la dernière minute. Sauf qu'ici on n'est pas toujours rassuré,*

*mais à la fin ça se fait* », confie Younès Rahmoun, qui expose pour la troisième fois à la Biennale de Dakar. Tous les artistes ont dû pratiquer le système D. La Biennale n'a pas assez d'argent pour produire des œuvres. Elle n'est pas la seule, celle de Venise ne parvenant pas à financer non plus toutes les nouvelles productions. À Dakar, comme ailleurs, les artistes ont dû être inventifs. Les quatre artistes représentés à Paris par Imane Farès ont été pris en main par l'énergique galeriste, qui a trouvé des solutions à leurs problèmes techniques. La pièce où devait être projetée la vidéo *Zaytûna* de Younès Rahmoun était trop blafarde ? Qu'à cela ne tienne, la veille du vernissage Imane Farès a trouvé de la moquette noire et un ouvrier pour peindre en catastrophe les murs en noir. Pour financer son installation composée de néons, d'une vingtaine de caméras et de trois rétroprojecteurs, Emo de Medeiros a lancé, un mois avant le vernissage, un appel aux dons sur la plateforme de financement participatif Kickstarter et réussi à lever 11 000 euros. Mais l'artiste franco-bénois a passé des nuits blanches à régler son œuvre, qui n'a été visible que deux jours après le vernissage. Les commissaires invités aussi ont gardé leur sang-froid. Les visiteurs de l'exposition toute en finesse sur la question de l'invisible, organisée par la curatrice marocaine Alya Sebtî à l'Ifan, n'ont pas soupçonné les tractations en coulisse. « *Nous n'avons pas perçu d'honoraires bien que Simon Njami se soit battu pour nous*, rappelle la jeune femme, le sourire fatigué. *Nous avons dû lever nous-mêmes des fonds et avons pu monter l'exposition grâce notamment au Goethe-Institut.* » Les pavillons nationaux ont aussi mis les bouchées doubles pour être fin prêts pour l'inauguration le 3 mai. « *C'est le miracle africain* », sourit l'artiste Mouna Jemal Siala, qui assiste la curatrice Rachida Triki au pavillon de la Tunisie. Certains artistes tunisiens étaient initialement réfractaires à tout ce qui aurait porté le sceau de l'État tunisien. Mais les organisatrices ont su les convaincre de postuler. Et Mouna Jemal Siala de conclure : « *Quelles que soient les difficultés, Dakar reste un tremplin pour les artistes. Depuis ma première participation en 2010, ça a boosté ma carrière.* » 📍

#### À voir

« **Dak'art** », 13<sup>e</sup> Biennale de Dakar, jusqu'au 2 juin.  
[biennaledakar.org](http://biennaledakar.org)

Du Blé Didier,  
"Younès Rahmoun, "Hijra""  
Petites affiches, la Loi – Le  
Quotidien Juridique, April 9,  
2018, p. 20

## CULTURE



### Exposition

#### Younès Rahmoun, « Hijra » 134u6

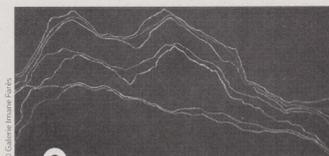
Le travail de Younès Rahmoun se développe, à travers la création artistique, ses interrogations et sa foi, dans le singulier mouvement des artistes contemporains du monde arabe. Singulier dans le sens où Younès Rahmoun relie sa vie artistique à l'islam, dans une approche spirituelle, où sa symbolique, ses fondements et le sens des mots qu'il emploie nous interpellent. Il y a aussi son regard qui se pose sur les événements actuels qui traversent le Maghreb et le Machrek.

L'utilisation des mots : Jabal, Hajar, Turab... Habba, Hijra, Ghorfa... Mawja, Markib, Manzil... c'est-à-dire : Montagne, Pierre, Poussière... Grain, Migration, Chambre... Vague, Bateau, Maison... nomment les sources scripturaires de l'islam. En effet, Hijra c'est l'Hégire, l'émigration du prophète Mahomet, de La Mecque à Médine, en 922, et le début du calendrier lunaire islamique. Le mot Hijra exprime aussi l'émigration des hommes ou la migration (en mouvement constant) des éléments de la nature.

Younès Rahmoun souligne : « Dans Hijra, je parle des membres de ma famille qui vivent en Espagne, je parle des Africains, des Syriens, de l'actualité, mais aussi plus généralement du déplacement des éléments de l'univers... Pour moi, qu'il s'agisse des esclaves, des Rifains partis en Europe pour gagner leur vie, ou du prophète Muhammad, tout cela a un sens, comme les planètes quand elles se déplacent dans l'univers, ou les atomes à leur échelle. Et les êtres humains, les animaux, les graines qui voyagent et qui donnent la vie, les insectes, le vent et l'eau ; tout est en mouvement perpétuel. Et les montagnes aussi ».

La caractéristique de son actuelle exposition, à la galerie Imane Farès, on le comprendra, est le mouvement et le déplacement. Le déplacement des planètes autour du soleil ; le mouvement (qui est interne) des pierres, qui paraissent

inertes pour la plupart d'entre nous, ou le mouvement du flux et du reflux des vagues.



Younès Rahmoun, *Jabal-Hajar-Turab*, 2017.

Une installation nous est proposée au sous-sol de la galerie. Elle est composée d'une grande table sur laquelle est projetée une vidéo montrant une barque (Mawja) sur laquelle est placée une maison en bois, verre et plastique (Markib-Manzil), flottant sur une mer tumultueuse, et à la dérive. On pensera aussitôt à l'arche de Noé qui, dans le mouvement destructeur du

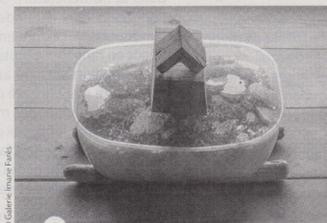
déluge, s'échouera à un moment sur une montagne pour perpétuer les mouvements de la vie avec les animaux et les humains qu'elle emporta.

Younès Rahmoun, de performances en installations s'est engagé dans le jeu de la chambre-maison qu'il utilise comme un espace de travail, d'exposition et de méditation. Et

loin de la déambulation folle des humains, sa quête consiste à retrouver la juste échelle et la place du corps, assis ou en mouvement.

« Mais dans mon œuvre, dit-il encore, ce que je veux vraiment révéler, c'est plutôt l'humain, et mon échelle par rapport à l'univers. » Le mot Ghorfa a les dimensions d'un corps qui est assis, et les sept pierres échangées de Hijra, une fois rassemblées dans les paumes des deux mains ont la forme et la taille d'un cœur.

Didier Du Blé

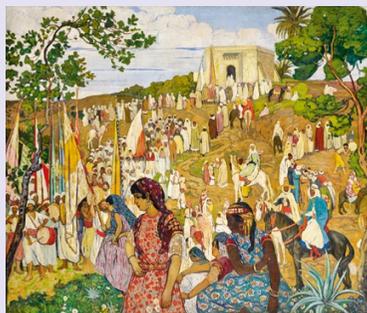


Younès Rahmoun, *Détail Markib-Manzil*, 2015, Courtesy de l'artiste et Galerie Imane.

#### Infos

« Hijra », de Younès Rahmoun, Galerie Imane Farès, 41, rue Mazarine, 75006 Paris  
Tél. 01 46 33 13 13  
www.imanefares.com  
Jusqu'au 12 mai prochain.

## arts



André Suréda,  
*La Fête arabe dans  
la campagne de  
Tlemcen, années  
1910-1920*,  
huile sur toile,  
190 x 230 cm.  
© MUSEE DU QUAI BRANLY-  
JACQUES CHIRAC,  
PHOTO CLAUDE GERMAIN

Younès Rahmoun,  
*Jabal-Hajar-  
Turâb, 2012-2018*,  
photographie,  
partie de  
l'installation  
*Jabal-Hajar-Turâb*  
© YOUNÈS RAHMOUN.  
COURTESY DE L'ARTISTE ET  
GALERIE IMANE FARÈS

Bouchra Khalili,  
*The Tempest  
Society, 2017*,  
film, 60 min.  
© BOUCHRA KHALILI /  
GALERIE POLARIS, PARIS

brèves arts

### Découvrir le monde

Le musée du Quai Branly-Jacques Chirac expose près de 220 pièces de son fonds

### Espaces migratoires

Bouchra Khalili s'intéresse aux rapports complexes entre l'histoire coloniale et postcoloniale, aux migrations contemporaines et à leurs récits et, à travers ceux-ci, au rapport à la langue maternelle. Le Jeu de Paume lui dédie une importante exposition dans laquelle on pourra notamment voir son installation, *The Mapping Journey Project*, réalisée entre 2008 et 2011, autour des problématiques des migrations. Sur huit écrans se déroule le récit de huit traversées de la Méditerranée. Autre œuvre présentée, *Speeches*, qui compte trois volets, dans lesquels des témoins se racontent dans leur langue maternelle. L'artiste a également produit une œuvre spécifiquement pour le Jeu de Paume. Cette large présentation de son travail des dix dernières années mettra en lumière la cohérence d'une œuvre sensible, attentive à son époque, et les fils qu'elle tisse autour de ces questions.

**Bouchra Khalili**  
Jeu de Paume  
1 place de la Concorde, 75008 Paris  
[jeudepaume.org](http://jeudepaume.org)  
Du 5 juin au 23 septembre



de peintures et d'œuvres graphiques. Cette collection a été constituée à partir de 1931, au moment de l'Exposition coloniale. Elle était alors présentée au musée des Colonies, installé dans le palais de la Porte-Dorée, près du bois de Vincennes. Le musée est devenu le musée de la France d'outre-mer, le musée des Arts africains et océaniques puis le musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie, jusqu'en 2003. L'ensemble, qui s'est enrichi au fil des ans, est alors passé dans les collections du musée du Quai Branly. Il couvre de vastes espaces géographiques et témoigne d'une fascination pour le lointain, comme l'illustrent les peintres orientalistes au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il est aussi le reflet de la conquête coloniale et des idées qui lui sont attachées. Scindée

### Écouter le monde arabe

La Cité de la musique-Philharmonie de Paris dédie une exposition à la musique arabe, de la période préislamique à nos jours, de la musique savante à la musique profane, des formes anciennes ou mystiques aux plus actuelles. Le visiteur est invité, à travers de nombreuses œuvres – calligraphies, miniatures, peintures, photographies, instruments, extraits de film, etc. –, à un voyage du Sahara au désert d'Arabie en passant par les banlieues du Caire; il pourra vivre une expérience

### Le voyage de Younès Rahmoun

Le plasticien marocain, né à Tétouan en 1975, explore, pour sa nouvelle exposition à sa galerie, la polysémie du mot *Hijra*, qui signifie Hégire, « l'émigration » du prophète Mahomet à La Mecque en 622 et le début du calendrier lunaire islamique, mais qui désigne aussi « l'émigration » des hommes ou la migration des autres éléments de la nature. Dans son œuvre, l'artiste s'inspire de sa religion, mais « ce que je veux vraiment révéler, c'est plutôt l'humain, et mon échelle par rapport à l'univers ». Cette sensibilité s'éprouve dans des œuvres aux formes minimalistes et pleines d'une infinie poésie.

**Younès Rahmoun, Hijra**  
Galerie Imane Farès  
41 rue Mazarine, 75006 Paris  
[imanefares.com](http://imanefares.com)  
Jusqu'au 12 mai

en de très nombreux espaces, sans cohérence chronologique ou thématique, la présentation ne propose pas un parcours clair. On retrouve notamment les orientalistes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans différents espaces. La succession de salles rend difficilement compréhensibles des expressions artistiques recouvrant des réalités historiques extrêmement complexes et variées. Le réaccrochage d'une collection d'une telle richesse en impose la relecture plutôt que l'invocation *edwardsaidienne* ressassée *ad nauseam*.

### Peintures des lointains

Musée du Quai Branly-Jacques Chirac  
37 quai Branly, 75007 Paris  
[quaibranly.fr](http://quaibranly.fr)  
Jusqu'au 6 janvier 2019

musicale grâce à de nombreux dispositifs sonores. Une immersion dans la musique ancienne et actuelle, des classiques arabes comme la diva Oum Kalsoum aux rappeurs et aux musiques innovantes qui ont acquis une grande visibilité dans le sillage des révolutions arabes.

### Al Musiq. Voix et musiques du monde arabe

Philharmonie de Paris  
221 avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris  
[philharmoniedeparis.fr](http://philharmoniedeparis.fr)  
Jusqu'au 19 août



Laurent Tom,  
"Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure",  
Art Absolument, 2015, p.  
56-61

# Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure

ENTRETIEN AVEC TOM LAURENT



***Younès Rahmoun. Manzil***  
GALERIE IMANE FARÈS, PARIS  
DU 10 SEPTEMBRE AU 21 NOVEMBRE 2015

*Manzil Lawn (détail).*  
2015, installation de 77 maisons en résine, 10 cm<sup>3</sup>.  
Pour toutes les reproductions, courtesy de l'artiste et de la galerie Imane Farès, Paris.

ARTISTES  
56

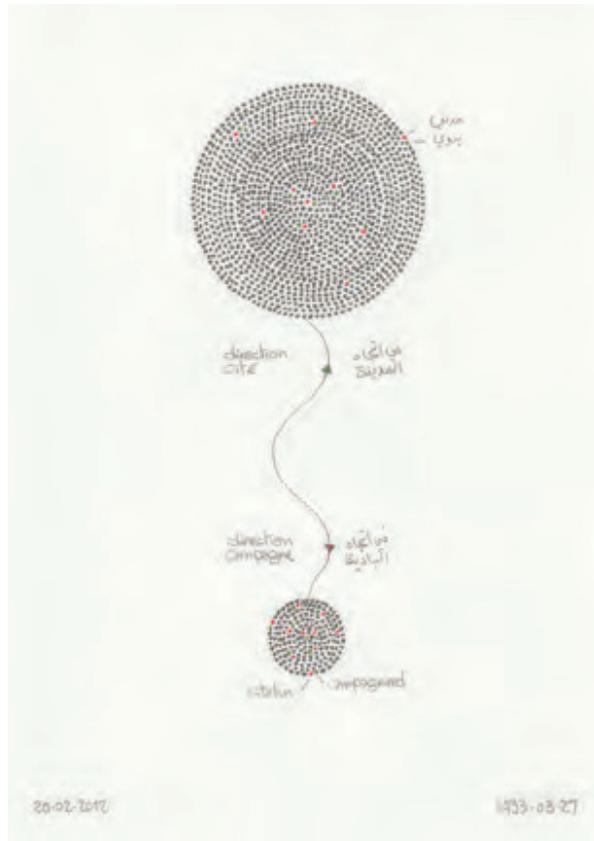
Laurent Tom,  
"Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure",  
Art Absolument, 2015, p.  
56-61



Enracinée dans son vécu personnel et dans la foi qui l'accompagne, la pratique que Younès Rahmoun conduit chez lui, à Tétouan, et partout où il se rend dans le monde, se conçoit comme le support d'expériences toutes intérieures. Les objets, espaces et gestes qu'égrène ce « Marocain universel » dans son cheminement s'inscrivent avec une évidence sereine dans le champ du visible pour mieux renvoyer à son au-delà immatériel. Younès Rahmoun revient ici sur son œuvre, qui dépasse toute circonscription entre art et spiritualité et invite à la méditation.

ARTISTES  
57

Laurent Tom,  
 "Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure",  
 Art Absolument, 2015, p.  
 56-61



Badiya/Madina. 2012, dessin réalisé pour une publication distribuée à la IV<sup>e</sup> Biennale internationale de Marrakech.

**Tom Laurent** | Younès Rahmoun, vos œuvres me semblent traduire et concentrer des actes primordiaux, comme habiter, déplacer ou encore cultiver. Vous retrouvez-vous dans cette proposition ?

**Younès Rahmoun** | Les observateurs de mon travail le relient souvent à l'habitat, à partir de mon travail sur la *ghorfa*, cette petite chambre où l'on peut s'isoler du monde extérieur. C'est sans doute de là qu'il faut commencer. Au tout début de ma carrière, pendant sept ans, j'ai passé de nombreux moments dans ma *ghorfa*, qui était un lieu étroit, simple, situé en dessous des escaliers. J'y étais assis à même le sol, face à un mur blanc. Habiter cet espace limité m'a mené à chercher à dépasser le monde tangible pour me situer par rapport à un univers plus large, impalpable, que ce soit le microcosme ou le macrocosme, l'infini-

ment grand. Quant au déplacement, je me suis longtemps imaginé en voyageur : je recherchais alors un paradis, un lieu parfait, comme une utopie...

**TL** | Cette recherche vous apparaît-elle comme terminée ?

**YR** | Elle correspond à un moment, qui continue toujours un peu, d'une certaine manière. Mais en revenant de voyage, au début des années 2000, je me suis rendu compte que ce lieu idéal que je cherchais se trouvait chez moi, dans ma ville, à la maison. Il était en moi-même. Dans ma *ghorfa* et dans mon cœur : le mental peut être mon paradis. Ce lieu est impalpable mais il est ouvert, on peut y rentrer quand on le souhaite, là où on se trouve.

**TL** | Habiter renvoie alors au fait de s'habiter... Est-ce le cas lorsque vous déplacez des objets : s'agit-il de se déplacer ?

**YR** | Le fait d'habiter un lieu permet d'habiter son propre cœur, d'entrer en soi. C'est pourquoi – pendant quelques années – j'utilisais souvent le vert, qui renvoie au jardin intérieur : cette couleur, ni chaude ni froide, est celle qui possède la plus grande gamme de nuances. Depuis quelques années, j'ai déplacé des éléments, surtout des pierres, à partir des montagnes du Rif, qui m'accompagnent dans mon déplacement, puis je les abandonne à destination, pour laisser une trace, où je ramasse d'autres pierres que je ramène avec moi et abandonne au point de départ. La photographie et les dessins que je présente ensuite en sont l'archive, la trace, sous différentes formes. Sur cette notion de déplacement, j'avais conçu, en *off* de la Biennale de Marrakech de 2012, un dépliant à distribuer, comme un plan avec un itinéraire circulaire au sein d'une partie peu fréquentée de la médina, dont le tracé est plutôt labyrinthe. Je l'ai appelé *Badiya/Madina*, c'est-à-dire « Campagne/Cité ». Ce plan invitait au déplacement et à la rencontre de personnes dont les savoirs étaient différents – liés à des savoirs pratiques, comme l'agriculture, ou à des connaissances plus intellectuelles. Deux cercles, un grand et un petit, signifiaient la ville et le village, au sein desquels des points noirs désignaient des individus : les petits points colorés entre les deux montraient la possibilité de déplacement de ceux qui vont de l'un à l'autre. Ce schéma renvoyait à d'autres dimensions, celles des atomes, *Darra*, à l'infiniment petit, mais aussi celles des planètes.

Laurent Tom,  
"Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure",  
Art Absolument, 2015, p.  
56-61

TL | En 2005, vous avez entamé un cycle de construction de chambres « habitables », reconstituant votre *ghorfa* de jeunesse, dans des lieux très différents. Quelle est la fonction de ces différentes versions ?

YR | La première version, celle de 2006 à L'appartement 22, était seulement tracée à la craie verte au sol, faute de moyens, tandis qu'une projection d'un schéma en 3D permettait de mentaliser son espace. À Singapour, la même année, je l'ai reconstituée pour la première fois en un volume à l'échelle 1 : la *ghorfa*, comme forme concrète et propre à mon histoire, est avant tout un support pour ma propre méditation. Je me cultive, pour reprendre votre terme, j'apprends lors de la conception de chacune d'entre elles. C'est le but de ma pratique artistique. La pratique rejoint la méditation, la concentration, qui est très forte pendant la réalisation, où je suis « ici-maintenant » dans l'univers. Lorsque j'arrête cette méditation, j'en garde la trace avec la *ghorfa*. La reconstruire me fait revivre cette création.

TL | Quelle est la part des autres dans cette réactivation ?

YR | Partager ce support permet à chacun de vivre son moment de méditation à sa manière, de se cultiver selon son propre vécu. Chaque version varie dans ses moyens de construction et dans son emplacement, ce qui vient la transformer. Au Cameroun, la *Ghorfa #7* est placée de façon pérenne sur le fleuve Wouri, dans les mangroves, entre la capitale économique Douala et des villages de sans-papiers. Les Doualais se méfient du fleuve, qu'ils disent hanté par des esprits et les sans-papiers vivent de la pêche et de la contrebande, ils vendent aussi le sable qu'ils sortent du fond du fleuve : cet emplacement sert d'intermédiaire entre les deux rives, et à se retrouver ensemble, à la rencontre de soi. Et la *ghorfa* peut aussi être utilisée comme un observatoire.

TL | Quels liens votre installation de 77 sculptures de maisons en résine, que vous présentez à la galerie Imane Farès, a-t-elle avec les différentes *ghorfa* ?

*Ghorfa #7, Al-Āna/Hunā*. 2010, bois et tôle en zinc ondulée. dimensions à l'intérieur : 214 x 236 x 185 cm.  
Mangrove du fleuve Wouri, Douala, Cameroun.



Laurent Tom,  
"Younès Rahmoun, l'ouverture intérieure",  
Art Absolument, 2015, p.  
56-61

YR | *Manzil* parle d'habiter, mais aussi du cœur. Ces maisons ont la taille du cœur, qui est la source des bonnes intentions. Ces 77 maisons sont à la fois semblables et dissemblables, dans leur forme et par les nuances de couleur qui sont les leurs. C'est une constante dans mon travail, que l'on retrouve dans l'ensemble des fleurs en verre soufflé, proches et différentes, de *Zahra-Zoujaj*, l'installation lumineuse montrée récemment à l'Institut du monde arabe, par exemple. Cette variation au sein de la ressemblance, parfois fine, est aussi celle des comportements, même lorsqu'ils proviennent du cœur. Ma recherche de la perfection passe par l'ensemble, elle conduit à la recherche de complémentarités, car nul n'est parfait.

TL | Vous évoquez là les correspondances entre votre pratique artistique et votre religion, l'Islam. Pouvez-vous revenir sur vos propos lors d'un entretien en 2007 avec Abdellah Karroum, où vous affirmiez que vos œuvres avaient « un mode d'emploi "sacré" » ?

YR | Le sacré, dans l'Islam comme dans les autres religions, philosophies ou doc-

trines, sert à apprendre. Il mène à la discipline et conduit au respect de soi et des autres. Il me sert à savoir comment fonctionner dans le monde, à m'ouvrir sans perdre mes propres repères. J'entendais un philosophe parler du « savoir comme lumière » : en effet, la lumière cache l'obscurité et plus un cercle de lumière s'élargit, plus l'étendue de l'obscurité qui l'entoure s'agrandit. Avec mon travail, l'inconnu est devenu beaucoup plus grand. Sur le sacré, je suis musulman dans un pays de culture musulmane : la religion était là avant que je ne sois artiste. À l'école des Beaux-Arts, à Tétouan, un professeur, Faouzi Laatiris m'a parlé des jardins zen, qu'il liait à un travail que j'avais réalisé à l'époque. Je me suis alors intéressé à cette philosophie à travers un article sur les jardins zen que j'avais lu dans une revue d'art, sur la question de l'emballage chez les Japonais, puis le livre « La pratique du Zen ». C'est lors de mes voyages et séjours à l'étranger, notamment à Paris en 2001 à la Cité des Arts, que j'ai pu mieux me renseigner sur le zen, le bouddhisme et la pensée orientale en général.



*Manzil Lawn (détail).*  
2015, installation de 77 maisons  
en résine, 10 cm<sup>3</sup>.

Marsaud Olivia,  
"Dans la maison de Younès  
Rahmoun",  
Diptyk n°30, Oct.-Nov. 2015,  
p. 36-37

EXPO automne



Manzil-Lawn,  
2015, installation  
de 77 maisons en  
résine de 10 cm<sup>3</sup>

**L'exposition « Manzil » est une invitation à habiter l'univers de Younès Rahmoun, à trouver sa place au sein d'une œuvre marquée par la terre, les origines et la spiritualité.**

Olivia Marsaud

Enveloppé par l'odeur du ciment frais, il faut courber l'échine pour entrer dans la maison aux murs d'argile, dotée d'une seule source de lumière. L'installation *Manzil-Ghorfa* est une véritable expérience sensorielle. Les sons résonnent, y compris ceux de la galerie Imane Farès juste au-dessus, animée ce soir par le vernissage de « Manzil », la deuxième exposition monographique qu'elle consacre à Younès Rahmoun. Ce n'est pas parce qu'on est dans son abri que l'on se coupe du monde : « *De l'extérieur, c'est une maison. À l'intérieur, c'est une chambre. On y est seul avec soi et un élément basique : la terre. On*

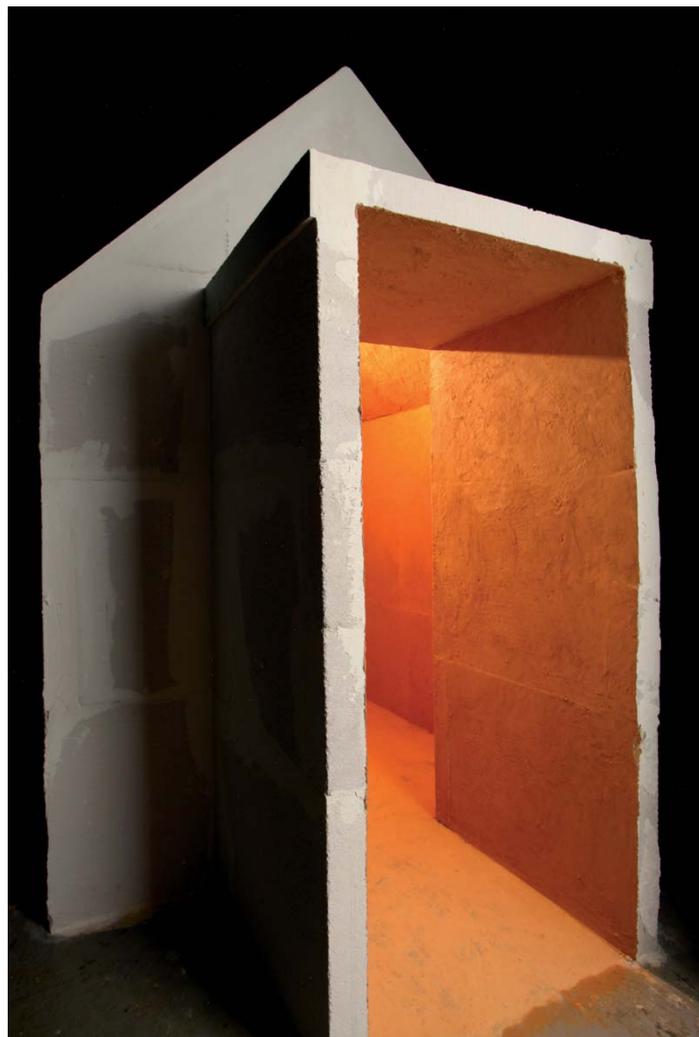
*naît de la terre et on y revient* », prend le temps de commenter l'artiste. Pressé de tous côtés par les personnes présentes au vernissage, il ne se départit pas de sa douceur, avec un mot pour chacun, en arabe comme en français. Même s'il expose depuis longtemps en Europe et au Moyen-Orient, Younès Rahmoun reste très attaché à ses racines, au Rif qui l'a vu naître il y a 44 ans. Il mène notamment une réflexion autour de la *ghorfa* (la chambre) : la reproduction, sous différentes formes, « *de la petite chambre que ma mère m'avait offerte en 1998, et où j'ai pensé, travaillé et médité pendant sept ans. Cette chambre, située dans la maison de mes parents à Tétouan, était*

*mon lieu de refuge, un espace dont l'histoire est entièrement liée à la mienne.* » Une démarche que Michel Gauthier, conservateur au Centre Pompidou, suit de près : « *Son travail pourrait rencontrer des échos avec d'autres œuvres de notre collection. Je m'intéresse à sa réflexion autour de la ghorfa comme unité minimale de vie et à la façon de placer un corps dans un espace.* »

#### LA PLACE DU CŒUR

Placer un corps dans un espace, c'est bien de cela qu'il s'agit dans « Manzil ». Younès Rahmoun ne se contente pas seulement d'aller vers le monde, il nous fait entrer dans le sien. En toute simplicité. « *Ses œuvres renvoient à un espace culturel*

Marsaud Olivia,  
"Dans la maison de Younès  
Rahmoun",  
Diptyk n°30, Oct.-Nov. 2015,  
p. 36-37



**Manzil-Ghorfa**, 2015,  
installation in situ, ciment et  
argile, 140 x 140 x 200 cm

aussi la couleur du *chakra* du cœur ? Il l'ignorait mais voici une information qui conforte un peu plus son goût pour cette couleur de l'équilibre, « *ni chaude ni froide* ». Quant au choix de la résine pour fabriquer ces petites maisons, là encore, il est évocateur : l'artiste se dit à la recherche de la transparence. Cette matière liquide qui devient solide, à la fois transparente et opaque, correspond bien à la dualité souvent présente dans son œuvre.

#### ENTRER DANS LA LUMIÈRE

Une dualité que l'on retrouve dans le triptyque *Manzil-Batn*, où deux dessins, l'un baignant dans l'obscurité, l'autre dans la lumière, côtoient une sculpture en terre cuite du Rif qui figure un ventre maternel, une « *maison refuge de 30 cm de diamètre, à hauteur de ventre, qui rappelle le retour à l'origine* ». Dualité encore avec le dessin *Nôr Dalam Nôr*, qui se compose d'une sphère jaune (lumière), d'une sphère grise (obscurité) et de petits ronds qui représentent des êtres. Il y a celui qui est en pleine lumière et invite les autres à le rejoindre. Ou encore celui qui cherche la lumière alors qu'il est déjà dedans. « *J'ai inventé sept possibilités mais il y a une infinité de nuances.* » Au visiteur de choisir sa place sur cette carte des états d'âme spirituels.

L'exposition a été pensée comme un tout. Les pièces se répondent, se complètent. Ainsi la calligraphie *Je demeure en ma demeure qui m'habite*, tirée d'un poème soufi que Younès Rahmoun a lui-même composé. Lorsqu'une visiteuse lui demande de le lire, il s'exécute avec une voix douce et chantante. Moment de grâce. En cet instant, sous les néons de la galerie parisienne, Younès Rahmoun semble être comme le petit point jaune au milieu de la sphère jaune de *Nôr Dalam Nôr*. Il est cet être de lumière, qui vous invite à y entrer avec lui.

**Younès Rahmoun, « Manzil »**,  
Galerie Imane Farès, Paris, jusqu'au 21  
novembre 2015.

*et spirituel parfaitement contemporain, sans effet de manche, contrairement à ce qui domine la production artistique actuelle* », note Catherine David, directrice adjointe du Musée national d'art moderne du Centre Pompidou. Depuis plus de 15 ans, Younès Rahmoun développe en effet une œuvre toute en nuances qui lie sa pratique artistique à sa pratique spirituelle portée par le soufisme. « *Son œuvre est atypique. Sa démarche très spirituelle, qui vient de l'intérieur, m'interpelle* »,

réagit la collectionneuse Sandra Hegedus Mulliez, créatrice de Sam Art Projects.

Dans *Manzil-Lawn*, l'installation principale de l'exposition, 77 maisons en résine s'alignent sur des socles, en écho aux 77 branches de la foi musulmane. Les socles sont tournés vers La Mecque et se trouvent à hauteur du cœur. Un cœur avec lequel les maisons ont aussi en commun leur volume : 10 cm<sup>3</sup>. Une visiteuse sous le charme interpelle l'artiste : sait-il que le vert, sa couleur de prédilection, est

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, À  
L'ombre de l'olivier",  
Diptyk n°28, April-May  
2015, p. 70-74

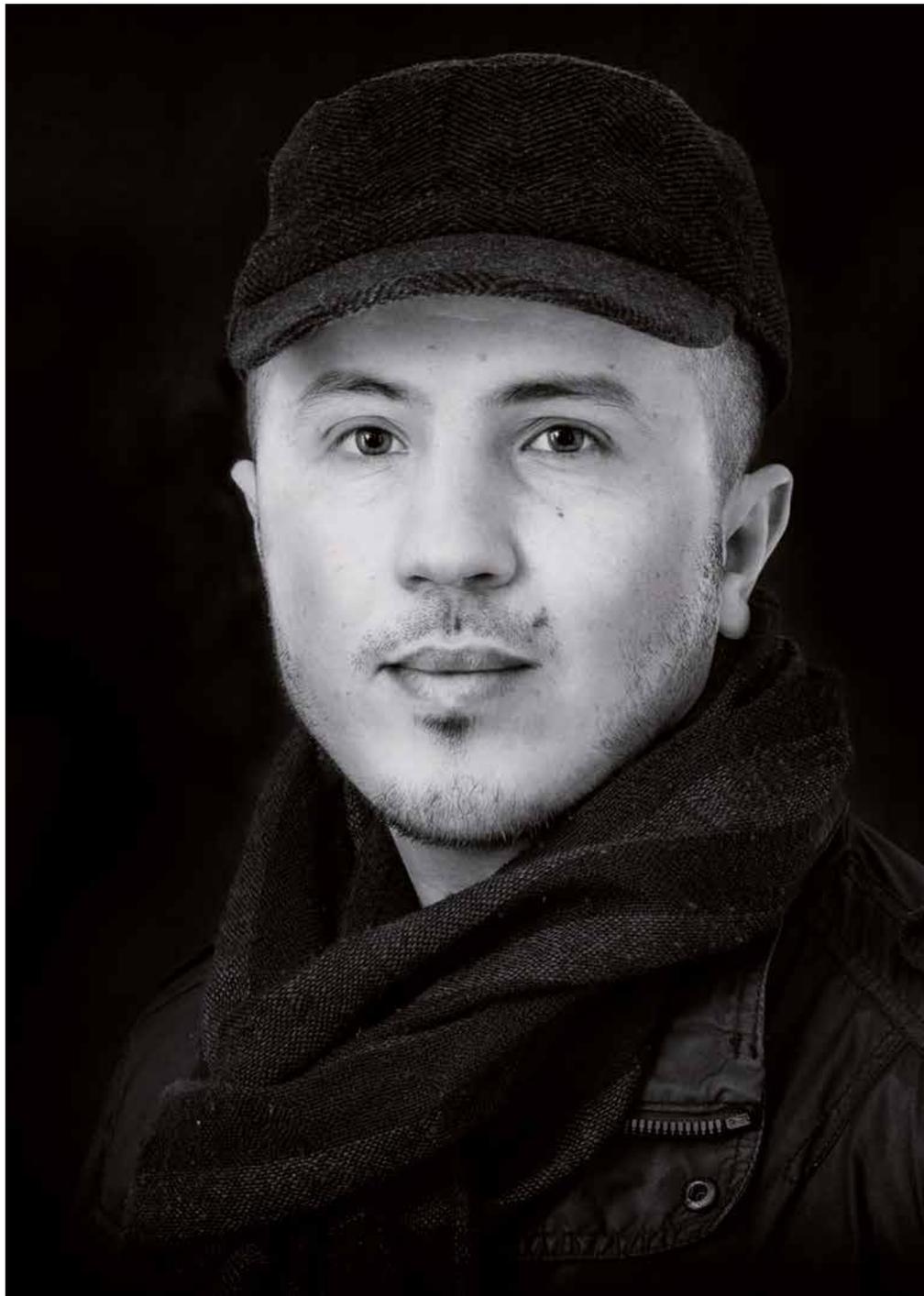
L'EXPOSITION

# YOUNÈS RAHMOUN À L'OMBRE DE L'OLIVIER

L'artiste marocain a récemment exposé « Habba - Zaytûna » en Tunisie. Entre œuvres anciennes et récentes réalisées lors de sa résidence sur l'île de Djerba, son cheminement est empreint d'harmonie, de mystique soufie et de zen.

AFAF ZOURGANI

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, À  
L'ombre de l'olivier",  
Diptyk n°28, April-May  
2015, p. 70-74



Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris  
+ 33 (0)1 46 33 13 13 – [contact@imanefares.com](mailto:contact@imanefares.com)  
[www.imanefares.com](http://www.imanefares.com)

« QUAND J'UTILISE DES MATÉRIAUX LOURDS, J'ESSAYE TOUJOURS DE  
LEUR INSUFFER UNE CERTAINE LÉGÈRETÉ, DE LES TRANSCENDER »

**I**l faut se baisser pour accéder au petit espace où est projetée en boucle la vidéo *Zaytūna*, s'asseoir sur un minuscule tabouret en bois puis regarder. Contempler. Rencontrer dans l'intimité de l'exigu un olivier, presque irréel, qui déploie ses branches vertes sur fond de terre ocre et de silence. Le vent semble remuer ses feuilles, mais est-ce bien le vent ?

« J'ai effectué une résidence de deux semaines à Djerba, à l'invitation de la galeriste tunisienne Selma Feriani, raconte Younès Rahmoun. Sur l'île, les oliviers étaient partout, certains d'entre eux étaient millénaires. L'image de cet arbre m'a tout de suite interpellé, mais je ne savais pas encore comment l'introduire dans mon travail. Je suis issu du Rif, de la Méditerranée, et l'olivier est un arbre méditerranéen, mais c'est surtout sa dimension sacrée qui m'intéresse. Dans le Coran, il est l'arbre qui symbolise la lumière. »

L'artiste observe, réalise des vidéos, revient à plusieurs reprises, avant de trouver « son » olivier. « Ce que je recherchais, c'était l'image de l'arbre parfait qu'on porte en soi. Grâce à un mode d'enregistrement que j'ai découvert par hasard, j'ai obtenu une capture que caractérise un léger tressaillement. Quand on regarde la vidéo, on remarque aussi un effet très symétrique. L'arbre et son ombre forment une sorte de cercle écrasé. Et cela ne dure qu'un moment. » C'est cette minute parfaite que Younès Rahmoun choisit de montrer en boucle, celle d'un arbre millénaire qui « vibre comme un enfant plein d'énergie ».

**L'HUILE D'OLIVE, SYMBOLE DE LUMIÈRE**

*Zaytūna*, de par ses dimensions réduites, contraste avec la vidéo *Habba* projetée dans une autre pièce et qui dévore l'espace. « Depuis sa création en 2008, *Habba* est toujours montrée projetée sur un grand mur pour mettre en lumière le développement de la graine dans la terre. Il s'agit pour moi de révéler un monde invisible qui s'épanouit dans l'obscurité. C'est aussi un dessin, une animation, et la visualiser en grand permet de percevoir la trace du trait de crayon, toutes ces nuances riches et subtiles du noir s'écrasant contre la surface blanche de la feuille. »

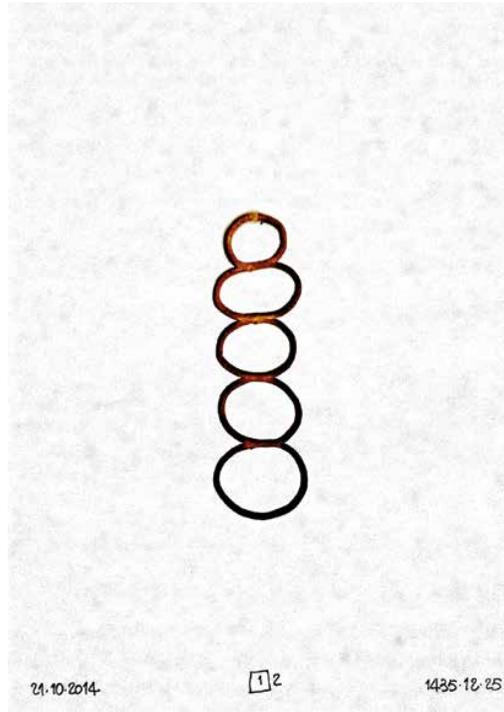
Dans la série de dessins *Qishr wa loubb*, l'artiste utilise pour la première fois l'huile d'olive. « Je l'ai

découverte en tant que matériau dans l'œuvre des artistes Yazid Oulab (Algérien) et Josep Ginestar (Espagnol). Le premier l'a utilisée comme une affirmation de son identité, le second dans une installation pour matérialiser le bassin méditerranéen. Je la vois comme une matière liquide qui symbolise la lumière. Évidemment, sur le plan technique, on peut obtenir le même résultat visuel avec l'huile de lin par exemple ; mais ce qui m'importe, c'est le fait de dire que j'ai utilisé l'huile d'olive. Pour moi, nommer les choses est important ; cela leur donne une présence, leur confère un sens nouveau et différent ».

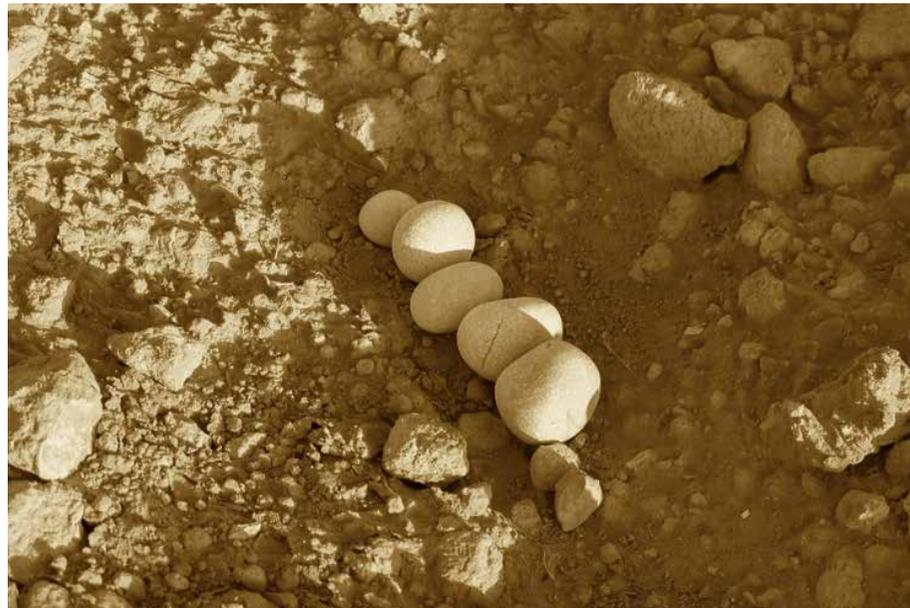
Dans la continuité de *Habba*, *Qishr wa loubb* est une ode à ce miracle réitéré « qui fait qu'une chose enterrée donne vie à quelque chose de vert comme la feuille ou de précieux comme le diamant ». Et l'on retrouve dans les archives de l'artiste cette citation qui remonte à quelques années et qui relie son travail d'aujourd'hui à celui d'hier : « Une graine ne pousse que dans l'obscurité. C'est une manière pour moi d'évoquer l'idée de retraite, car il est bon de se retirer du monde parfois, afin de travailler sur soi. On peut penser qu'une personne qui se retire est une personne égoïste, qui ne participe pas. En réalité, je crois que pour donner, il faut en être capable, c'est-à-dire s'être développé suffisamment. Ainsi, la graine se développe progressivement et donne des fruits. »

Migration de l'intérieur vers l'extérieur, mais aussi migration d'un lieu à l'autre qu'illustre l'œuvre *Hijra*. Des galets ramenés du Rif marocain sont déposés dans un champ d'oliviers à Djerba où ils se mêlent aux autres pierres. De cette transhumance, ne subsistent comme trace que des archives visuelles, des dessins minimalistes reprenant la forme des pierres, et des photos qui soulignent la singularité des protagonistes dans leur nouvel espace de vie. « *Hijra* s'intitulait auparavant *Safar*. J'ai réalisé ce projet dans le Sud marocain, à Damas en Syrie, à Amman en Jordanie, à Cotonou au Bénin et aujourd'hui à Djerba en Tunisie, avec toujours comme point de départ et de retour le Rif marocain. J'ai substitué le mot *Hijra* à celui de *Safar* pour évoquer la migration de toutes ces personnes qui sont déplacées au long de l'Histoire, qui continuent à se déplacer dans le monde, que ce soit par obligation ou par choix. Nous sommes, comme les atomes, les étoiles ou le

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, À  
L'ombre de l'olivier",  
Diptyk n°28, April-May  
2015, p. 70-74



*Hijra (immigration)*, 2014,  
dessin : feutre et crayon  
sur papier, 21 x 27,9 cm  
photo : tirage numérique  
sur papier photo,  
20 x 30 cm



Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, À  
L'ombre de l'olivier",  
Diptyk n°28, April-May  
2015, p. 70-74



*Jâmûr (couronne du minaret), 2014,  
77 pièces en terre cuite, câbles en acier,  
ampoules, câbles électriques et électricité,  
dimensions variables, diamètre de la plus  
grande sphère 20 cm*

» *cosmos, initialement, continuellement en mouvement. Notre mouvement est naturel et légitime, mais c'est l'homme qui crée des entraves à ce déplacement censé avant tout être spirituel. »*

#### **JÂMÛR, TERRE EN LÉVITATION**

L'exposition *Habba-Zaytûna*, c'est aussi l'imposante installation *Jâmûr*, une autre manifestation du thème que Rahmoun explore depuis des années : les 77 branches de la foi, ensemble de préceptes de l'islam, déclinées à chaque fois sous une forme différente. L'installation *Jâmûr*, cette fois inspirée des boules qui rehaussent les minarets et qui sont d'habitude fabriquées en cuivre, prend ici l'apparence de 77 jarres en terre qui rappellent les gargoulettes utilisées dans la pêche au poulpe. « Avec *Fathi*, le potier de Djerba qui les a façonnées, on a tenté d'obtenir une forme plus sphérique ». Les colonnes de *Jâmûr* conjuguent fragilité et robustesse, défient les lois de la pesanteur en flottant à quelques centimètres du sol et, contenant vides, se font source inattendue de lumière. « Quand j'utilise des matériaux lourds, j'essaye toujours de leur insuffler une certaine légèreté, de les transcender, de les teinter d'une dimension spirituelle. »

Cette dimension spirituelle imprègne toute l'exposition dont le véritable fil conducteur demeure la *tourba*, la terre. C'est cette terre qui fait que les anciennes œuvres de Younès Rahmoun dialoguent en toute harmonie avec les plus récentes, entre vide et plein, obscurité et lumière, visible et invisible. Dans un ascétisme et une apparente simplicité, tels les haïkus japonais.

« *Le soufisme (tassawuf), j'y suis arrivé non par la voie des musulmans soufis mais à travers la pensée orientale ancienne comme le bouddhisme, le zen* », déclarait l'artiste il y a quelques années. Comment cependant réussit-il à garder cette sérénité qui caractérise son art, dans la tourmente que traverse le monde musulman, obligé de faire face à ses extrémismes ? « *Je trouve qu'en ce moment, on a besoin d'une démarche comme la mienne, ou de celle de Yazid Oulab, qui s'inscrivent dans le temps, et qui réconcilient le "regardeur" avec la culture de l'islam, le reconnectent à sa beauté, et à son côté pacifiste et serein. Ma meilleure réponse à l'obscurantisme, c'est la recherche ininterrompue et inlassable de la lumière.* »

**Exposition « Habba - Zahra »**  
John Jones Project Space, Londres, jusqu'au 2 mai.

## ARTFORUM

### Younès Rahmoun

GALERIE IMANE FARÈS

41, rue Mazarine

September 10–November 21

Seventy-seven translucent resin sculptures of houses, ten cubic centimeters each, are displayed here at chest level on white metal tabletops arranged diagonally throughout the space. Every piece references a different formal archetype for a building—featuring hard angles, tilted roofs, or rounded surfaces—in a conceptual rendering of architecture’s possibilities. Viewed from the street, these blocks appear to be uniformly made in one color each, ranging from pastel greens and oranges to blues and purples, but on closer inspection they reveal themselves to be composed of multiple horizontal sheets of variously colored resin. Homes and dwellings are the subject of this exhibition of new work by Younès Rahmoun, titled “Manzil,” after the Arabic word for home, produced primarily in his hometown of Tétouan in Morocco, where he also cofounded a residency in 2013. Speaking to the artist’s practice of Sufi philosophy and the Islamic faith, this sculptural installation, *Manzil Lawn* (all works cited, 2015), is displayed facing east toward Mecca.



Younès Rahmoun, *Manzil Lawn*, 2015, seventy-seven resin sculptures, each 4".

Occupying most of the basement space is a plain concrete and clay room built by Rahmoun that visitors can enter. A light shines inside this work, titled *Manzil-Ghorfa*. Sites for refuge, creation, and meditation are among the leitmotifs of his oeuvre, and previous series have also focused on natural things such as atoms, hearts, flowers, seeds, and their inherent potentials. A hollow spherical clay sculpture, *Manzil-Batn*, serves as another take on a protective shelter or cocoon. Meanwhile, penciled in Arabic onto one of the works on paper, is a statement that translates to “I dwell in my dwelling, which inhabits me.” Perhaps this project as a whole is a prism through which to consider the current migration crisis and the universal need to find and define a home in both a political and an intimate sense.

— Caroline Hancock

# YOUNÈS RAHMOUN

## UNE MAISON OUVERTE

Guidé par la philosophie soufie, le plasticien marocain donne forme à l'immatériel. A Paris, il décline dans son exposition "Manzil" – "maison" en arabe – l'idée d'habitation. Une invitation à un voyage au cœur de soi-même et à l'ouverture sur l'extérieur. **Par Anaïs Heluin**

**D**ix îlots blancs couverts de petites maisons colorées, de forme classique ou tarabiscotée. Des maisons-escaliers. Des toits ronds sur bases carrées. Du rouge au violet, en passant par toutes les couleurs visibles. L'installation de "Manzil" qui nous accueille dans la galerie Imane Farès, a quelque chose d'enfantin. Quelque chose du jeu de construction, à la fois sérieux et ludique, à l'apparence simple mais aux symboles complexes. Par cette œuvre et par les quatre autres présentées ici, Younès Rahmoun prolonge son travail autour de la "Ghorfa" – "chambre" en arabe –, élément récurrent de son parcours artistique amorcé il y a une quinzaine d'années.

### Matrices universelles

*"Par l'art, je cherche à faire partager des moments de méditation. Tous sont liés pour moi à un espace précis : celui de la 'Ghorfa', de la chambre que m'a offerte ma mère en 1998, à la fin de mes études aux Beaux-Arts de Tétouan", explique l'artiste. Dans "Manzil", ce lieu intime que Younès Rahmoun a décliné sous des formes variées – dessin, vidéo, installations – a laissé place à un type d'habitation plus collectif qui est aussi une matrice : "un espace de dialogue avec soi-même autant que d'ouverture sur l'extérieur".*

**MANZIL** à la galerie Imane Farès, 41, rue Mazarine, Paris VI<sup>e</sup>. Jusqu'au 21 novembre, du mardi au samedi de 11h à 19h. Entrée libre. Rens. : 01 46 33 13 13. [www.imanefares.com](http://www.imanefares.com).

Avec son air d'enfance, l'œuvre aux 77 petites maisons arc-en-ciel en résine montées sur plateaux blancs dit l'universel présent dans toute habitation. Comme toujours chez le plasticien, aucun détail n'est laissé au hasard. Les plateaux s'élèvent à hauteur du cœur, et supportent autant de maisons que l'islam compte de branches. Cette symbolique du chiffre, intimement liée à la philosophie soufie, traverse toujours son œuvre.

### Foi de terre et de résine

Pas plus que la première installation – la maisonnette de terre –, le tableau-phrase *Je demeure dans une demeure qui demeure en moi* et les autres pièces ne figurent la foi. Elles la suggèrent, sont *"l'expression matérielle d'expériences spirituelles"*. Et comme chaque état de conscience a sa densité et sa consistance propres, chaque œuvre a son matériau. La terre pour dire le primitif, l'originel. La résine pour la culture, le présent.

La spiritualité de Younès Rahmoun est ouverture à l'autre et au présent : *"Je tâche d'exprimer mes valeurs de vivre-ensemble et de tolérance dans un langage accessible à tous et pour toujours."* Le processus de création de ses maisons de résine témoigne de ce goût de l'échange. Comme souvent, l'artiste a fait appel à un artisan de Tétouan pour obtenir le résultat souhaité, à savoir des objets qui, selon l'angle de vue, apparaissent soit monochromes, soit arc-en-ciel. Les couleurs de "Manzil" ne sont pas seulement rayonnantes : elles sont généreuses. ■



Younès Rahmoun/Courtesy galerie Imane Farès

Radi Ghizlane,  
"Younès Rahmoun",  
Brownbook, p. 48-53



048 مائدة

Interviews

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris  
+ 33 (0)1 46 33 13 13 – [contact@imanefares.com](mailto:contact@imanefares.com)  
[www.imanefares.com](http://www.imanefares.com)

# Younes Rahmoun

In his native Tétouan, the artist draws on influences ranging from Sufism to anime cartoons



A graduate of Tétouan's National Institute of Fine Arts, Younes Rahmoun has been working as an artist for more than a decade, influenced by everything from Islamic architecture to contemporary installation. Born and raised in Tétouan, a port city on the northern coast of Morocco, the 41 year old has exhibited his abstract installations, drawings and videos everywhere from Morocco and Tunisia to Spain, France and the UK. Inspired by all forms of spirituality, as well as his family, city and childhood, Rahmoun has been fascinated with art for as long as he remembers. Symmetrically organised, his home studio is minimalistic and perfectly neat. He admits to being obsessed with strict order, a trait picked up from his accountant father, though still allows room for spontaneity during the creative process, as his mother – a housewife and shepherdess – taught him.

Tétouan, with its community of craftsmen and tailors, is an endless source of inspiration for installation artist Younes Rahmoun, who has lived in the city since he was born there in 1975. His first workspace was a small room under the staircase of his family home in Dersa neighbourhood, and the home studio where he now lives and works with his wife is not far away, in Tétouan's old medina

Writer: Ghizlane Radi  
Photographer: Hicham Bouzid

Tétouan, Morocco

تطوان، المغرب 049



01 Rahmoun points to a picture of an installation in his series 'Al-ana/Huna', made up of 'ghorfa' (rooms) inspired by his old studio under the stairs of his family home in Tétouan

02 Leaning over a table in his studio, Rahmoun sketches a draft of his latest work in progress, an installation that incorporates his collection of found spherical objects

050 050

Rahmoun is friendly yet reserved as he speaks about his personal life, sharing how his parents provided inspiration for his work, despite their seemingly contrasting backgrounds: an accountant with a scientific mind from the city of Tétouan and a woman who grew up on a farm in the Rif Mountains with a knowledge of the land. In between Friday prayer and a planned visit to an exhibition at the Institute of Fine Arts, Rahmoun settles down for a conversation over mint tea at Athena Café and shares why he'll never leave his home city.

GR **Was there a light bulb moment when you decided to be an artist?**

YR It's impossible for me to recall when exactly I started drawing or creating, I've literally always done it. I do remember when I decided to be an artist, though: I must have been around seven or eight years old and I saw a young man sitting on a doorstep drawing the door in front of him. He was probably an art student. I just remember staring at him with admiration, it was like an epiphany for me. I knew that whatever he was doing, I also wanted to do it and somehow make it my career.

GR **You've lived in Tétouan your entire life. How does it influence your work?**

YR I'm constantly falling in love with this city. I grew up in Dersa, which is a neighbourhood located in one of the two mountains surrounding Tétouan. I had a wonderful childhood playing in its narrow streets. Of course I'm inspired by this town, there's beauty everywhere. It's a very conservative town, it always has been, but it's very artistic in ways very few realise. I remember as a kid looking at the craftsmen engraving wood or shaping iron with such fascination and curiosity. I'm glad I was always surrounded with such exhilarating wonders.

Interviews

Radi Ghizlane,  
"Younès Rahmoun",  
Brownbook, p. 48-53



02

Tétouan, Morocco

051 تطوان، المغرب

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris  
+ 33 (0)1 46 33 13 13 – [contact@imanefares.com](mailto:contact@imanefares.com)  
[www.imanefares.com](http://www.imanefares.com)

Radi Ghizlane,  
"Younès Rahmoun",  
Brownbook, p. 48-53



052 مكالمة

Interviews

Radi Ghizlane,  
"Younès Rahmoun",  
Brownbook, p. 48-53



Tétouan, Morocco

تطوان، المغرب 053



GR **Would you consider living somewhere else?**

YR Never. The more cities I visit the clearer it is to me that I'll never move out. I've been to all five continents and nothing feels better than home. The only other place I could maybe think of living is my mother's village in the Rif Mountains. It's my second home so it does provide a similar feeling to Tétouan. The reason I could never leave this city is because it gave me so much inspiration, education and shaped me in so many ways, so all I aspire to do is try to give back to it as much as it gave to me.

I've been to all five continents  
and nothing feels better  
than home

يونس رحمون

GR **Apart from your hometown, Islam and Sufism also have a visible presence in your art.**

YR Although I wouldn't qualify my art as Islamic or Sufi, it doesn't bother me if it's described as such. I can see how it would be interpreted as Sufi: I often use numbers like 99 which is the number of Allah's names, or 77 which is the number of branches of faith. The colour green symbolises Islam and I used it exclusively for a period of time in my work. Also, all of my exhibited installations face the qibla, so it's no surprise that my religious inspiration is visible and it's what labels me in the art world. My faith is naturally an inspiration since it's a big part of my life, but it's not my only influence. All early millennials remember the dubbed anime we used to watch as kids ('Nobody's Boy: Remi', 'Belle and Sebastian' and 'Princess Sarah'). I still love those animations. Both the artistic techniques used to draw and animate, and their manner of portraying

03 Second hand clothes for sale at a souq in the old medina of Tétouan, where Rahmoun finds inspiration for his art around every corner

04 Two men smoke outside a coffee shop in Tarbiat Ljawza, a tree-shaded square in Tétouan where several tailors' workshops can be found. 'I like to sit here and contemplate people working with their hands,' says Rahmoun

Radi Ghizlane,  
"Younès Rahmoun",  
Brownbook, p. 48-53



Tétouan, Morocco

تطوان، المغرب 055



Rahmoun has a growing collection of objects that he says have no use other than that he admires their 'form and material.' 'Wherever I go, everything small and spherical I find, I take with me to my studio. I have a small collection of green objects, and I also collect stones from the region where my parents come from, the Rif,' he says

the contrast of good and evil are relevantly insightful for me. But every day something happens that inspires me – for example, I could spend all day talking about how a woman kneads dough.

GR **Do you purposely surround yourself with objects or art pieces that inspire you?**

YR Anyone that visits my home studio probably thinks I'm a hoarder. I have an incredible amount of small objects that I randomly pick up. I have a white ceramic concave plate full of my collection of little stones and rocks that I stumble upon in the street. I have a lot of wires and threads, bottle caps – they might seem to be meaningless objects, but it means a lot to me having them around. I don't have any art objects or collections displayed



in the house. I have some paintings and drawings by artists and friends but I don't hang them, I just pick them up and look at them whenever I feel the need to.

GR **Speaking of artists and friends, are there any within your scene you'd like to collaborate with?**

YR Some of my dearest friends are fellow artists: Safaa Erruas whom I shared an exhibition with back in 2002, Hassan Echaïr who was my teacher and Batoul Shimi to name a few. All are very talented and successful. Although we've collaborated on exhibitions, we never worked on an actual shared project – but why not soon? I would love to. Even different styles and subjects can be complimentary to one another, just like the exhibition Safaa and I realised in 2002.

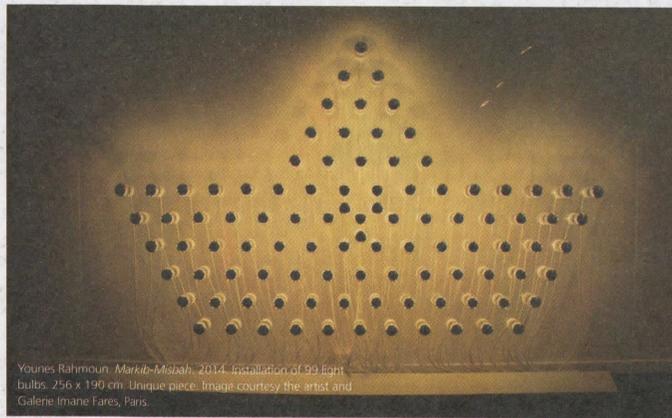
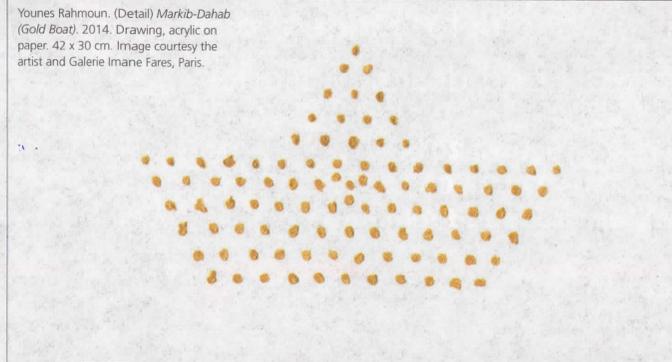
05 At the atelier of Kamal Essoussi, a Tétouan-based craftsman and resin specialist who built Rahmoun's 2015 work 'Manzil-Janna', recently acquired by the Centre Pompidou in Paris

Tétouan, Morocco

تطوان، المغرب 057

“Paper Prize, The Third annual John Jones Art of Paper prize was awarded to Younes Rahmoun”, Daily Canvas, March 20, 2014, Issue 3, Art Dubai Edition

Younes Rahmoun. (Detail) *Markib-Dahab (Gold Boat)*. 2014. Drawing, acrylic on paper. 42 x 30 cm. Image courtesy the artist and Galerie Imane Fares, Paris.



Younes Rahmoun. *Markib-Mstah*. 2014. Installation of 99 light bulbs. 256 x 190 cm. Unique piece. Image courtesy the artist and Galerie Imane Fares, Paris.



Art Dubai Director Antonia Carver, Grey Noise's Umer Butt, Imane Fares and artist Shezad Dawood. Image courtesy Galerie Imane Fares, Paris.

## PAPER PRIZE

The third annual John Jones Art on Paper prize was awarded to Younes Rahmoun.

YESTERDAY, MOROCCAN-BORN artist Younes Rahmoun won the third John Jones Work on Paper Award for his acrylic on paper *Markib-Dahab (Gold Boat)* from 2014 showing through Paris's Galerie Imane Farès (J23). "It's a spiritual work," explains the gallery's Raissa Kochman. "The form of the ship that the drawing and sculpture take on symbolises our inner quest for spirituality in all religions." *Markib-Dahab (Gold Boat)* began as a sculptural installation comprising 99 light bulbs, referencing the 99 names of Allah and which inspired Rahmoun to later create a sketch.

Judges for the 2014 award include artist Shezad Dawood, art historian and curator Salwa Mikdadi and curator, writer and Head of Research and Programmes at Hong Kong's Asia Art Archive Hammad Nasar. Art Dubai Director Antonia Carver and Umer Butt of Dubai's Grey Noise Gallery (A17), whose artist Fahd Burki won the prize last year, visited Imane Farès's booth yesterday to announce the award. The winner receives \$8168 and the winning works become part of the John Jones Contemporary Art Collection in London. Established in 2012, the John Jones Award rewards outstanding works on paper and is open to artists exhibiting with an Art Dubai participating gallery. [artdubai.com](#)

Maertens Marie,  
 "Les Voyages spirituels  
 de Younès Rahmoun",  
 Connaissance des Arts,  
 November 2014



En haut, à gauche: *Le Lavoir*,  
 2013, installation (©LYDIE PALARIC).  
 À droite: *Le Four*, 2013,  
 installation (©LYDIE PALARIC).  
 Ci-dessus à gauche: *Ghorfa#10*,  
 installation au MuCEM, suspension  
 en coton ininflammable, ampoule,  
 214 x 236 x 185 cm (COURTESY  
 DE L'ARTISTE ET IMANE FARÈS).  
 À droite: *Le Cimetière (pierres du rif)*,  
 2013, installation (©LYDIE PALARIC).  
 Ci-contre, à gauche: *Darra-Dahab  
 (Atome - Or)*, 2012, tirage jet  
 d'encre contrecollé sur Diasec,  
 150 x 150 cm (COURTESY  
 DE L'ARTISTE ET IMANE FARÈS).  
 À droite: *Darra-Dqda (Atome -  
 Nœud)*, 2012, tirage jet d'encre  
 contrecollé sur Diasec, 150 x 150 cm  
 (COURTESY DE L'ARTISTE ET IMANE FARÈS).

NOVEMBRE 2014 CONNAISSANCE DES ARTS

Maertens Marie,  
"Les Voyages spirituels  
de Younès Rahmoun",  
Connaissance des Arts,  
November 2014



**nouveau talent** 115

## LES VOYAGES SPIRITUELS DE YOUNÈS RAHMOUN

Sous formes de photographies, dessins, vidéos, installations ou performances, Younès Rahmoun développe la métaphore du voyage.



Younès Rahmoun, *Le Cimetière (pierres du rif)*, 2013, installation (GOLYDIE PALARIC).

L'idée de déplacement est récurrente chez Younès Rahmoun, mais inclut toujours un itinéraire intérieur, raconte cet artiste au langage très imagé. « C'est souvent un point de départ et un prétexte pour aller à la rencontre des cultures, car j'envisage le voyage à la manière d'une graine qui se développerait avant d'éclore et de nourrir les autres. » Cette graine, il en a même conçu un sujet pour des vidéos, tandis qu'il a pu, pour des installations, ramasser ou mélanger des terres et cailloux de contrées diverses, en précisant qu'il n'est pas uniquement question de territoires, ni de « drapeaux », mais plutôt de réflexions sur l'entité et le Grand Tout. D'où l'emploi de géométries simples, tels le cercle, le cône ou le triangle, autant dans les dessins que dans les sculptures, qu'il nomme des « formes modestes ». « Ces formes représentent la perfection, mais aussi des composantes de la nature et de l'uni-

vers, à l'exemple des planètes. Souvent dotées de bases assez larges, elles tentent ensuite d'atteindre le ciel et l'au-delà. » Insufflé à demi-mot, le cœur de l'œuvre est bien la dimension spirituelle et la philosophie orientale, traduites en arts plastiques. L'une de ses séries, *Al-Âna/Hunâ*, est même constituée de pièces invitant le spectateur à venir méditer. Ce désir de partage se retrouve dans le cadre de *La Forêt d'art contemporain*, où Younès Rahmoun investit cet automne différents lieux du village, qui se nomme *Vert*, et initie la cuisson d'un pain collectif. La notion d'assimilation est très présente dans son travail, comme son obsession des chiffres. « Je suis fasciné par le 3 ou encore le 77. Les nombres impairs symbolisent la jonction de deux opposés, un négatif et un positif, auxquels s'ajoute un élément permettant à l'univers de fonctionner et à l'existence de recouvrir un sens. »

MARIE MAERTENS

**1975** Naissance de Younès Rahmoun (ill. : ©Ralph Gibson) à Tétouan, Maroc.

**1998** Diplômé de l'Institut national des beaux-arts de Tétouan dont le commissaire Jean-Louis Froment, l'invite à participer en

**1999** à l'exposition « L'objet désorienté au Maroc », aux Arts Décoratifs, à Paris.

**2010** Initie des performances itinérantes, comme *Safar*, réalisée sur la route entre Beni-Boufrah (Maroc), Damas (Syrie) et Amman (Jordanie), ou *Hajara*, entre Tétouan et Guelmim (Maroc).

**2013** Participe à la Triennale de Paris, *Intense Proximity*.

**2014** Invité à la 5<sup>e</sup> édition de la Biennale de Marrakech. Il reçoit le John Jones Art on Paper Award, à Art Dubai.

### À VOIR

- « LA FORÊT D'ART CONTEMPORAIN », projet initié en 2011 au cœur du Massif forestier des Landes de Gascogne, [www.laforetdartcontemporain.com](http://www.laforetdartcontemporain.com)

Ouverture au public le 15 novembre.

- « IDENTITÉS », Institut des cultures d'Islam, 56, rue Stéphane et 19-23, rue Léon, 75018 Paris, 01 53 09 99 84, du 18 septembre au 21 décembre.

+ d'infos : <http://bit.ly/7311ici> ^

- « LE MAROC CONTEMPORAIN », Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 01 40 51 58 14 du 2 octobre au 26 mars. + d'infos : <http://bit.ly/7311marocima>

YOUNÈS RAHMOUN EST REPRÉSENTÉ par la galerie Imane Farès, 41, rue Mazarine, 75006 Paris, 01 46 33 13 13, [www.imanefares.com](http://www.imanefares.com)

CONNAISSANCE DES ARTS NOVEMBRE 2014

Art Absolument, Numéro  
Spécial Le Maroc Contem-  
porain, Un événement  
unique à l'Institut du monde  
arabe, p. 39



Younes Rahmoun  
Zahra Zoujaj  
2010

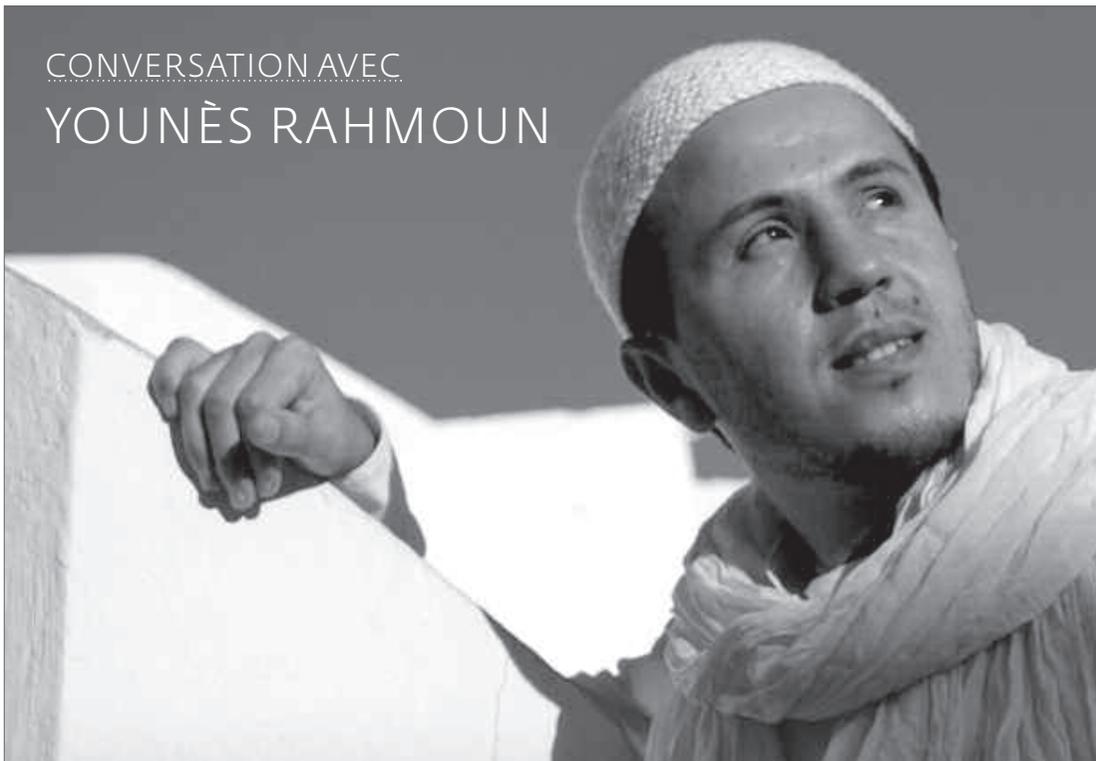
Le choix de mettre ensemble, en forme de point d'orgue, des artistes aussi divers que Younes Rahmoun, Farid Belkahia, Abdelkebir Rabi', Safaa Erruas, Najia Mehadji, Nouredine Daifallah ou Mohamed Zouzaï a de quoi étonner. Il s'agit chez Belkahia ou Rabi' d'une référence précise au soufisme. La danse des derviches, que l'on perçoit dans le travail de Najia Mehadji, suggère la même parenté. Au cœur de l'Islam, ce courant a toujours eu vocation à parfaire l'épanouissement spirituel des individus, en conduisant à l'unité intérieure et à l'expérience de la proximité

divine. Younes Rahmoun explique ainsi son œuvre *Zahra Zoujaj* (2010) : « Ces 77 fleurs font référence aux 77 branches de la foi citées dans un hadith [parole du Prophète, ndlr]. Ces fleurs aux couleurs sublimes, j'ai décidé de les plonger dans une lumière tamisée qui les éclaire sans les dévoiler. C'est le message des branches de la foi. Pendant le processus de fabrication, j'ai compris que tout partait d'un souffle et que toute forme, même un pétale, provenait de la sphère. Découvrir sans hâte, prendre le temps de contempler. Cette œuvre exige ce temps de regard et de méditation... » ■

EXPOSITION >> 39

Paoli Géraldine,  
"Tout l'univers dans un  
atome",  
Diptyk n°15, October-No-  
vember 2012, p. 100-102

CONVERSATION AVEC  
YOUNÈS RAHMOUN



## Tout l'univers dans un atome

Avec sa série «Darra» exposée cet automne à la galerie Imane Farès à Paris, l'artiste marocain Younés Rahmoun poursuit sa quête mystique. Il nous plonge dans son univers intime, en nous initiant aux secrets de sa matière créative.

PROPOS RECUEILLIS PAR GÉRALDINE PAOLI

**Y**ounès Rahmoun développe une œuvre multiple, mêlant des influences provenant de son univers personnel, de ses origines, croyances et expériences. Déclinant un vocabulaire de chiffres, de couleurs et de formes, l'artiste crée des œuvres souvent belles, d'où émane une quête d'universalité. Loin de se restreindre à l'utilisation d'un seul et même

medium, Younés Rahmoun explore avec curiosité les possibilités que lui offre son époque. Sa pratique va ainsi de l'installation au dessin en passant par les nouvelles technologies et le multimédia.

**«Darra» signifie atome. A partir de quoi ont-elles été constituées, quelles dimensions métaphoriques**

**contiennent-elles pour vous?**

À mes retours de voyage, je rejoignais ma *ghorfa* pour me recueillir. Dans cet espace situé sous l'escalier, trop réduit pour pouvoir faire des sculptures volumineuses, je me suis mis à confectionner des petites sphères pour moi-même, sans intention de les montrer. Elles étaient à l'échelle de la paume de ma main, composées de bouts

## CONVERSATION AVEC

**Darra-Oqda  
(atome noëud),  
photographie,  
tirage jet d'encre  
contrecollé sur  
diasec,  
150x150 cm**



de ficelle en plastique, de fils, de papier de chocolat doré, d'éléments que j'avais récoltés, sortes de petites sculptures concentrées de vécu et de rencontres. Ces *Darras* sont des mémoires de lieux et d'êtres, des traces d'un moment de présence particulière, d'un « ici et maintenant » : des atomes de rencontres.

**En 2004, vous avez présenté une Darra lors d'une exposition personnelle «Abyad» (blanc) à l'Institut Français de Fès, pourquoi les nommer « Darra » ?**

Un atome, une graine, un grain de sable ou de terre, un caillou représentent pour moi l'être humain.

La ligne droite, le carré représentent l'homme, la logique. L'atome, la sphère et le cercle représentent la perfection, le divin, la nature. La science, la philosophie, les religions, ma propre méditation, l'univers qui m'entoure sont mes sources d'inspiration : la *Darra* de l'année 2004 a été confectionnée avec du tissu de linceul, une réponse à ces réflexions.

**La Ghorfa rend hommage aux espaces sous les escaliers des maisons de vos parents et de votre grand-mère. Est-elle une source, un abri, un îlot, une cabane pour vous ? Pourquoi la quitter ?**

C'est tout ça à la fois. «Ghorfa» signifie « chambre » en arabe et « petite chambre en hauteur » dans le Rif.

La «Ghorfa», située sous l'escalier, fut un espace de réflexion pendant sept ans, je l'ai quittée naturellement pour être encore plus avec les gens, comme une graine qui sort du sous-sol, de la terre, pour aller vers l'air, la lumière.

**Quelles sont vos premières expériences de composition avec l'espace ?**

J'ai déposé une boîte en métal juste en dessous de l'escalier, à l'endroit de la

«Ghorfa», dans un espace qui correspondait au volume d'une caisse de fruits. J'y mettais des choses qui me plaisaient, que j'organisais et réorganisais.

**Votre enfance a favorisé votre imaginaire; comment a-t-elle agi dans votre processus de création ?**

Nous avons une chance : celle de ne pas avoir de jouets. Nous n'en recevions qu'une fois par an, pour la fête d'*Achoura*; le reste de l'année, nous les fabriquions nous-mêmes et nous en inventions.

**Être artiste s'est-il imposé à vous comme une sorte d'évidence ?**

Un jour, un ami de mon père, critique d'art autodidacte, m'a offert un cahier blanc, « quand tu l'auras fini je t'en donnerai un

**on va souvent très loin pour voir quelque chose qui nous a toujours accompagné et que l'on ne voyait pas**

*autre* ». Comme beaucoup d'artistes, tout enfant, je voulais être celui que je suis : créer des choses et dessiner. Je faisais des petites choses, je ne savais pas alors que c'étaient des sculptures ou des installations.

Pratiquer une discipline artistique, c'est être là, ici-même et maintenant.

**Comment la philosophie orientale s'est-elle manifestée dans votre démarche ?**

En 1994, je me suis tourné vers l'Orient

lorsque Faouzi Laatiris, l'un de mes enseignants à l'École des Beaux-Arts de Tétouan, m'a dit : « ce que tu nous as fait ressemble à un jardin Zen. ».

J'ai attendu 1996 pour rentrer dans une librairie à Bourges et acheter le livre que je recherchais sur le Zen : *La Pratique du Zen* de Taisen Deshimaru. Là, j'ai commencé à comparer mes réflexions, ma religion avec d'autres. Le Zen nomme le vide, là où d'autres nomment le Divin. Les philosophies orientales m'ont permis d'avoir du recul et de voir les choses différemment.

On va souvent très loin pour voir quelque chose qui nous a toujours accompagné et que l'on ne voyait pas. Ce qui est important c'est le trajet.

**Existe-il pour vous une interaction entre le spirituel et la science ?**

Tout est parti d'un petit point, d'un rien, d'une grande explosion.

Si l'on compressait l'univers, il serait contenu dans un atome (*Tout l'univers dans un atome : Science et bouddhisme, une invitation au dialogue*, de sa Sainteté Le Dalai-Lama).

L'univers est comme un élastique, il s'élargit vers l'infini très lentement puis revient à son point de départ avec célérité.

Je sais que l'univers est infini dans le macro et le micro, j'en suis persuadé.

Il faut chercher, il faut demander, pratiquer le «talab» (aller vers), vers la science, le savoir, les gens. La terre est un tout petit point dans l'univers.

### DARRA

*Worlds in a small room*  
Galerie Imane Farès, Paris  
Du 18 octobre 2012 au 26 janvier 2013  
L'exposition est consacrée à l'artiste Younés Rahmoun qui y présentera des œuvres inédites.  
Elle s'inscrit dans le cadre de Photo Saint-Germain-des-Prés, du 8 au 30 novembre 2012, sur le thème Voyages et Rêves.  
(younesrahmoun.com)

(FOCUS ARTISTE)

EXPOSITION

Courtesy Younés Rahmoun et Imane Farès



Younès Rahmoun. « Darra-Sawt » [Atome-Son], Photographie, tirage jet d'encre contrecollé sur diasec, 50 x 50 cm - Ed.3 + 1 E.A., 2012



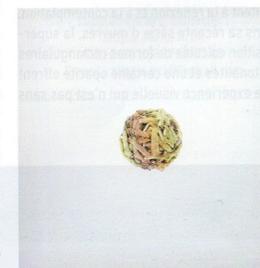
Younès Rahmoun. « Darra-Loqma » [Atome-Bouchée], Photographie, tirage jet d'encre contrecollé sur diasec, 150 x 150 cm, 2012

Courtesy Younés Rahmoun et Imane Farès



Younès Rahmoun. « Darra-Tafilat » [Atome-Tafilat], Photographie, tirage jet d'encre contrecollé sur diasec, 150 x 150 cm, 2012

Courtesy Younés Rahmoun et Imane Farès



Younès Rahmoun. « Darra-Rebat » [Atome-Rabat], Photographie, tirage jet d'encre contrecollé sur diasec, 150 x 150 cm, 2012

Courtesy Younés Rahmoun et Imane Farès

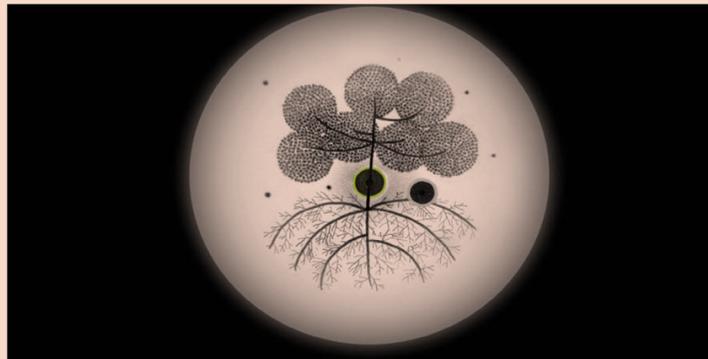
# Atome(s)

La galerie Imane Farès expose jusqu'au 26 janvier 2013 l'artiste Younés Rahmoun, artiste marocain à l'œuvre protéiforme dont l'univers fusionne son particularisme existentiel, l'influence de la religion mêlée à celle de la science, ainsi que son parcours humain en quête d'universalisme. La série « Darra » (qui signifie atome) présentée par la galerie est née d'une contrainte de volume, l'artiste ayant été amené par le biais de l'infiniment petit à poursuivre sa réflexion sur la création et le divin. La plupart des pièces, à peine plus grandes que la paume d'une main, et constituées de matériaux pauvres ou récoltés du quotidien étant des témoignages de lieux, de rencontres avec son prochain mais aussi son lointain. La forme sphérique faisant écho à la perfection et au créateur. Qu'il s'agisse d'atomes façonnés ou dessinés, tous étant par la suite photographiés afin d'accoucher de grands formats. L'atome,

protagoniste de la photographie, ayant alors une position centrale au sein d'un vide à la blancheur virginale. Toute image, même fragmentaire, ayant un centre qui l'aspire, celui-ci étant toujours présent par sa tension ainsi que par sa composition. Chez l'œuvre de Younés Rahmoun, c'est ce centre qui est sublimé, mis en exergue. Soit, une volonté radicale de diriger tous les regards vers un seul point de convergence. Littéralement, le point marque la fin d'une phrase et le début d'une autre. Plastiquement, ce point devient une entité compacte, contrastant avec l'espace virginal de la feuille blanche. Le centre est ici au service d'une épuration esthétique de l'espace, ouvrant ainsi un champ de respiration en opposition avec la surenchère propre à notre société contemporaine : pleine en apparence mais ô combien insignifiante comparée à l'atome symbolisant à lui tout seul l'univers et le début de toute chose sur terre... et au-delà.

D/C

## L'art d'aujourd'hui



Younès Rahmoun  
*Habba*, 2008-2011 (graine), animation vidéo, courtesy Galerie Imane Fares.

Accrochages, décrochages

### Printemps arabe (à Paris)

Les artistes du monde arabe sont à l'honneur à Paris

**P**ar une curieuse coïncidence, trois galeries parisiennes présentent au mois de mars des artistes issus du Maghreb et du Moyen-Orient. Eric Dupont montre l'œuvre mystique de l'Algérien Yazid Oulab, dont le travail mêle la poésie soufie et une violence métaphysique, tandis que Polaris se concentre sur un jeune Palestinien, Khaled Jarrar. À la Fiac en octobre dernier, celui-ci avait déployé une installation aussi ironique que politique baptisée *State of Palestine*, proposant aux habitants de Ramallah de remet-

s'attache à des aires géographiques dont l'instabilité politique chronique a nui à la création de vraies structures de diffusion de l'art contemporain. Défiant replis identitaires et états fondamentaliste, la plupart des créateurs contournent les risques de misérabilisme ou de pittoresque. Dans ces régions surdéterminées par l'histoire, les questions de guerre, d'identité, de territoires et de mémoire influencent les travaux de la plupart des artistes palestiniens et libanais. Certains, comme le Libanais Walid Raad, remontent le fil de l'histoire, quitte à uti-

liser le chemin du faux document et de la fiction. C'est aussi un faux tampon que Khaled Jarrar propose à la galerie Polaris, avec l'image du sunbird, symbole d'un mytique Etat palestinien. L'artiste demandera ainsi aux visiteurs d'accepter de se faire tamponner le passeport de ce sceau symbolique.

composé de deux structures arborescentes. Sur la première, les terminaisons se prolongent en crayons, signe d'une reprise des débats publics depuis la révolte. Comme si l'arbre mort qu'était la Tunisie se mettrait à bourgeonner. L'autre laisse éclore des boutons verts, coloration religieuse accentuée par le croissant musulman, anticipation de la victoire islamique en octobre dernier. En revanche, d'autres pièces de l'exposition s'apparentent davantage à du sampling de circonstance, ou à une libération de la parole et à une revendication, certes légitime, d'une place dans le débat public.

Défiant replis identitaires et états fondamentaliste,

la plupart des créateurs contournent les risques de misérabilisme ou de pittoresque.

tre des Green Cards (permis de séjour) pour vivre en harmonie en Palestine. Imane Fares dévoile pour sa part trois créateurs, dont le Marocain Younés Rahmoun, qui est davantage dans la transcendance mystique que dans la ferveur confessionnelle. La vidéo *Habba*, qu'il montre à la galerie, traite avec poésie de la pérégrination

liser le chemin du faux document et de la fiction. C'est aussi un faux tampon que Khaled Jarrar propose à la galerie Polaris, avec l'image du sunbird, symbole d'un mytique Etat palestinien. L'artiste demandera ainsi aux visiteurs d'accepter de se faire tamponner le passeport de ce sceau symbolique.

No limit, une œuvre/un artiste, 10 mars-19 mai, Galerie Imane Fares, 41, rue Mazarine, 75006, Paris, [www.imanefares.com](http://www.imanefares.com)

Khaled Jarrar, *Docile Soldier*, 17 mars-28 avril, Galerie Polaris, 15, rue des Arquebusiers, 75003, Paris, [www.galeriepolaris.com](http://www.galeriepolaris.com)

Yazid Oulab, *The Graphite Age*, 17 mars-21 avril, 138, rue du Temple, 75003 Paris, [www.eric-du-pont.com](http://www.eric-du-pont.com)

"Dégagements... La Tunisie un an après", jusqu'au 1<sup>er</sup> avril, Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005, Paris, [www.imarabe.org](http://www.imarabe.org)

Youssef Nabil, jusqu'au 25 mars, Maison européenne de la photographie, 82, rue François-Miron, 75004, Paris, [www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org)



Khaled Jarrar  
*State of Palestine # 1* (le rond, tampon), photo sur diasec, 7 exemplaires, courtesy Galerie Polaris.



Yazid Oulab  
*Couteau*, graphite et bois, 2011 - 9 x 118 x 20 cm.

d'une graine qui cherche l'espace idéal pour se développer. Dans le même temps, l'Institut du monde arabe orchestre jusqu'au 1<sup>er</sup> avril une exposition très inégale sur la Tunisie, avec pour titre racoleur "Dégagements", référence à la célèbre injonction "Dégagez !" de la Révolution de Jasmin. La Maison européenne de la photographie rend enfin hommage pour sa part jusqu'au 25 mars au photographe égyptien Youssef Nabil, inspiré par le cinéma égyptien des années 1950 et le côté suranné des pictorialistes. Cette moisson parisienne est symptomatique d'un regard qui, depuis une dizaine d'années,

Néanmoins, prétendre invoquer le monde arabe serait une fiction, tant il est difficile d'embrasser des artistes très variés dans un quelconque panarabisme esthétique. Beaucoup de ces créateurs forment d'ailleurs une diaspora installée qui à Berlin comme l'Algérien Kader Attia, qui à New York comme Youssef Nabil, qui entre Paris et Los Angeles à l'instar du Marocain Mounir Fatmi. Malgré une certaine esthétisation ou trancière, le film *You Never Left* de Youssef Nabil, dont plusieurs photos sont exposées à la Maison européenne de la photographie, offre d'ailleurs une bonne allégorie de la mue des artistes arabes, conduits à quitter leurs chrysalides nationales pour parcourir le monde.

**Printemps arabes et œuvres à chaud**  
Tout comme les attentats du 11 septembre 2001, le Printemps arabe a réactivé le coup de projecteur sur ces scènes. Avec pour bémol que les œuvres récemment produites à chaud, dans une précipitation préjudiciable à une vraie fermentation artistique ou critique, se donnent plus en spectacle qu'elles n'apportent un nouvel éclairage sur les créations issues de ces pays. Aussi, l'exposition "Dégagements" est-elle dominée surtout par des artistes comme Aicha Filali, dont l'œuvre a pris le temps de mûrir. L'une des pièces exposées à l'Institut du monde arabe se

Du Blé Didier,  
"Le Voyage au cœur de  
l'art",  
Petites affiches, la Loi –  
Le Quotidien Juridique,  
November 13, 2012

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris  
+ 33 (0)1 46 33 13 13 – contact@imanefares.com  
www.imanefares.com

CULTURE  
ART ET  
FANTAISIE

## LE VOYAGE AU CŒUR DE L'ART

### Les « darra » de Younès Rahmoun

La démarche de Younès Rahmoun est singulière et intéressante. Intéressante, dans la mesure où il cherche à donner du sens dans son rapport à ce qu'il réalise. Ce sens dont beaucoup se sont détournés pour des travaux où l'imaginaire est laissé en jachère. Chez Younès Rahmoun l'imaginaire s'est installé dans une spiritualité pour comprendre le monde, ce qui l'entoure. C'est en fait son but, et il essaie de nous y emmener.

Younès Rahmoun est natif de Tétouan, dans le Rif. Adolescent, il a développé son imagination en élaborant des constructions abstraites sans savoir réellement ce qu'il faisait. Ça lui plaisait. Ça l'habitait. Ça le construisait. Mais ça demeurait mystérieux. Il s'est également adonné au dessin, et son travail montre qu'il possédait déjà, à l'époque, un certain sens esthétique. Après un baccalauréat arts plastiques à Tanger, il intègre l'université des Beaux-Arts de Tétouan où il découvre l'expression corporelle. Une grande nouveauté pour lui, car il a été élevé de façon assez conservatrice. Cette pratique l'a libéré et lui a fait prendre conscience de son corps dans l'espace, dans une dynamique intérieure et du mouvement, et de celui des autres, où la respiration a une grande importance. Ainsi, Younès Rahmoun dit avoir appris sur le « sens », et non pas seulement sur la forme.

Ses *Darra* (atomes en arabe), qu'il expose pour la première fois à la Galerie Imane Farès à Paris, sont de petites sphères réalisées dans la paume de sa main, qui deviennent des planètes, de véritables mondes. Chacune a sa qualité, sa caractéristique, son histoire. L'idée de ces *Darra* lui est venue quand un jour, sur le parvis du centre Georges Pompidou, il a rencontré un homme qui réalisait des bracelets en manipulant du fil de fer auquel il ajoutait de petites perles circulaires et colorées. En réalité, il s'agissait d'un objet qu'il manipulait habilement afin d'en changer la forme et de montrer les multiples combinaisons en le faisant passer de tube en corolle et de sphère en fleur.

À cette époque, Younès Rahmoun travaillait sur des variations de formes et de nuances colorées, après avoir délaissé la couleur verte qui était jusqu'alors omniprésente dans son travail. Sa recherche donnera naissance, un peu plus tard, à une vidéo aux images délicates et hypnotiques : *Zahra*, qui signifie fleur en arabe. Cette vidéo, qui est visible à la galerie, montre une succession de métamorphoses d'une fleur aux couleurs pastel. C'est très subjectif, prenant. C'est une rêverie.

### Bruno Boudjelal, « Algérie, clos comme on ferme un livre ? »

Dans les années 1990, Bruno Boudjelal a tenté en vain de parcourir l'Algérie en proie à la guerre civile. Il a toutefois pu réaliser quelques séries de photographies. Cependant, comme il était limité dans ses déplacements au village où résidait sa famille, seul lieu sûr dans un pays livré au chaos, il a utilisé des films en noir et blanc.

Le musée Nicéphore Niépce a soutenu le photographe dans sa volonté de refaire le voyage, cette fois-ci d'Est en Ouest, au cours des trois dernières années. Sa liberté de mouvement recouvrée, il l'a marquée en employant la couleur.

Ses photographies sont rythmées par des extraits d'une correspondance avec l'écrivain Sid Ahmed Semiane (surnommé SAS, ce chroniqueur très connu en Algérie pour son esprit caustique vit aujourd'hui en exil).

Les images, confrontées aux textes, peuvent se lire comme un documentaire à charge, sans illusion sur l'Algérie d'aujourd'hui. Avec les images qu'il nous offre, l'Algérie nous apparaît à travers des visages expressifs et préoccupés, et des femmes aperçues à la dérobée.

Didier Du Blé

• Younès Rahmoun, *Darra*,  
Galerie Imane Farès,  
41 rue Mazarine, 75006 Paris.  
Ouverte du mardi au samedi,  
de 11 h à 19 h.  
Tél. : 01 46 33 13 13.  
www.imanefares.com.  
Jusqu'au 26 janvier 2013.

• Bruno Boudjelal, « Algérie, clos  
comme on ferme un livre ? »,  
Musée Nicéphore Niépce,  
28 quai des Messageries,  
71100 Chalon-sur-Saône.  
Ouvert tous les jours,  
sauf le mardi et les jours fériés,  
de 9 h 30 à 11 h 45  
et de 14 h à 17 h 45.  
Tél. : 03 85 48 41 98.  
www.museeniepce.com.  
Jusqu'au 20 janvier 2013.

13 nov. 2012 - n° 227

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION, RESPONSABLE DE LA RÉDACTION : BRUNO VERGÈ  
ÉDITION QUOTIDIENNE DES JOURNAUX JUDICIAIRES ASSOCIÉS / GROUPEMENT D'INTÉRÊT ÉCONOMIQUE  
SIÈGE SOCIAL : 2, RUE MONTESQUIEU, 75001 PARIS CEDEX 01 - ADMINISTRATEUR UNIQUE : BRUNO VERGÈ  
MEMBRES DU O.I.E. : LES PETITES AFFICHES, LA LOI, LE QUOTIDIEN JURIDIQUE, LES ARCHIVES COMMERCIALES DE LA FRANCE

LES PETITES AFFICHES - LA LOI  
LE QUOTIDIEN JURIDIQUE - ARCHIVES COMMERCIALES DE LA FRANCE  
COMMISSION PARITAIRE N° 1214 / 81038 / ISSN 0992170 / Numéro J.J.A. 6470  
TRAITE, PHOTOCOPIÉ ET IMPRIMÉ PAR JOUVE, 1, RUE DU DOCTEUR SAUVÉ 53100 MAYENNE

Zourgani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Dptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56

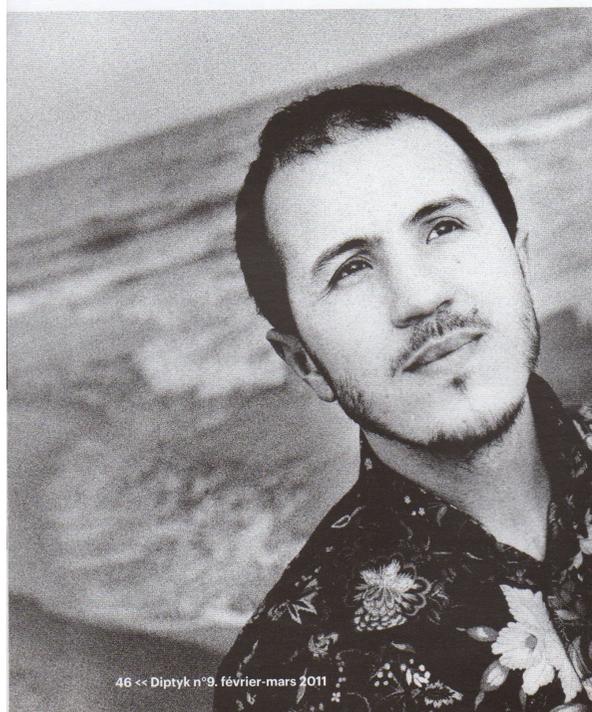
L'ARTISTE

Zahra (fleur), 2009,  
impression numérique sur vinyl  
adhésif transparent, caissons en  
plexiglass, néon, câbles électriques  
et électricité, dimensions variables,  
le caisson 35 cm de diamètre

# Younès Rahmoun, un mystique à l'œuvre très construite

En décembre 2010, c'est un artiste internationalement reconnu, dont les œuvres sont acquises au prix fort par les collectionneurs à Londres ou Paris, que *dptyk* a rencontré à Doha où il participe à l'exposition « Told/Untold/Retold » au musée d'art moderne et contemporain arabe Mathaf. Entretien exclusif.

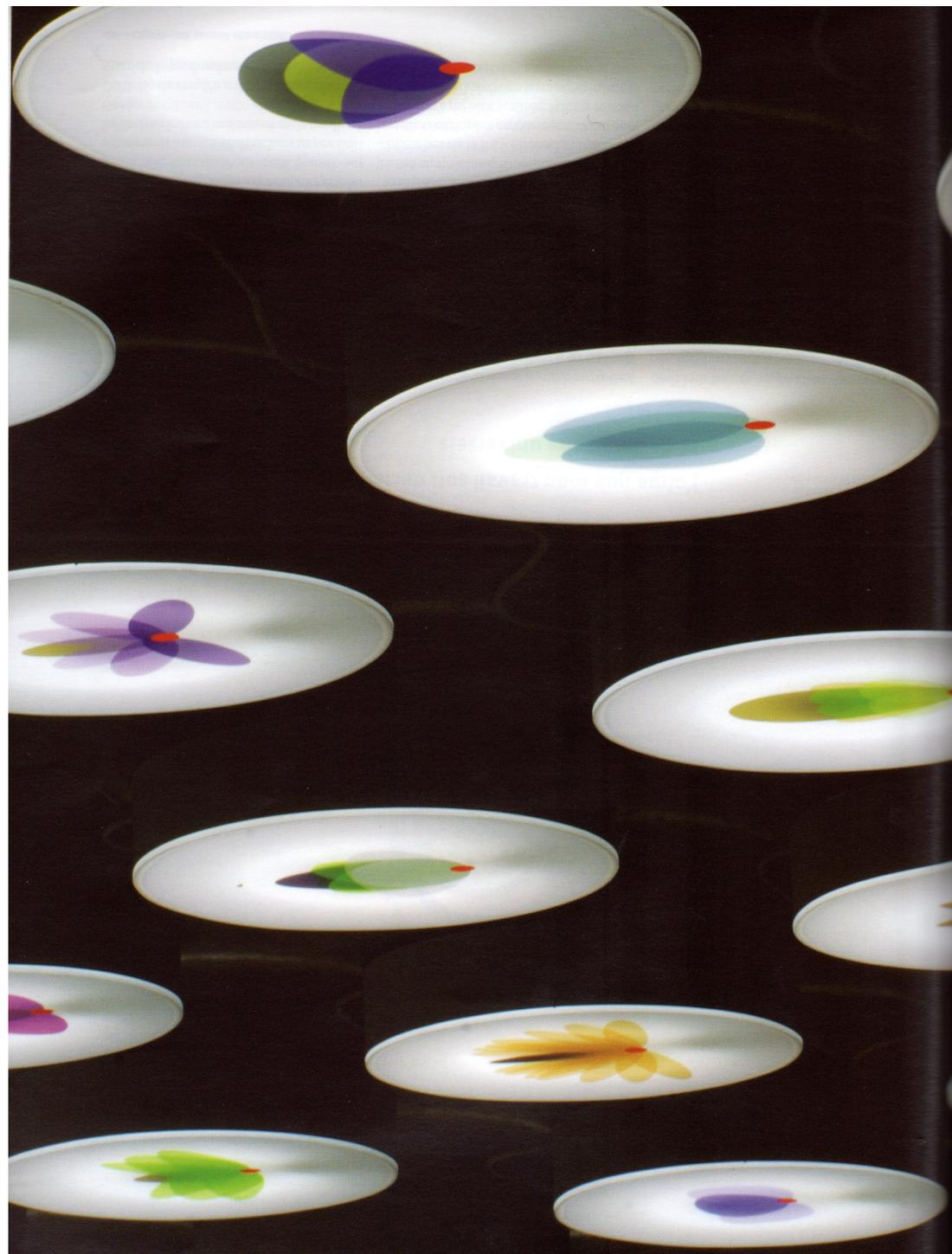
PAR AFAF ZOURGANI



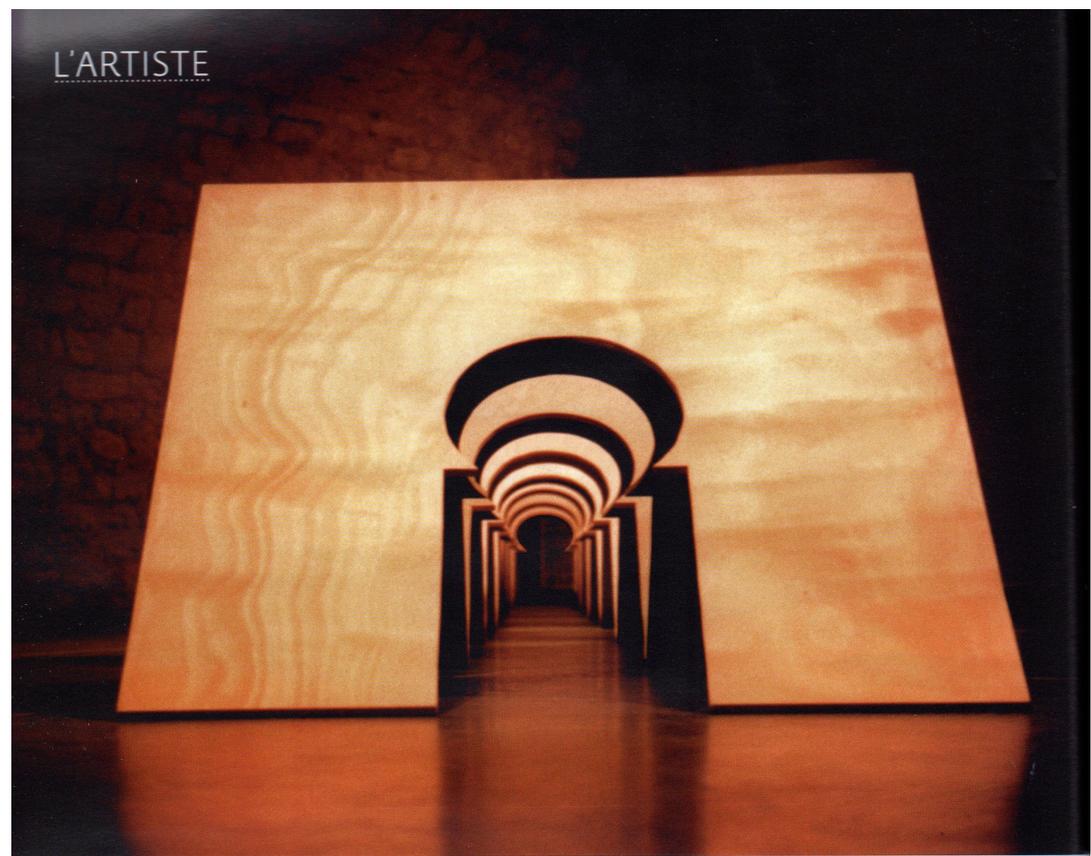
46 « Dptyk n°9, février-mars 2011 »

**Q**ue s'est-il passé entre l'exposition collective « L'Objet désorienté » qui a révélé Younès Rahmoun au Maroc, en 1998, alors qu'il était encore étudiant, et « Told /Untold/Retold » à Doha, où il trône avec la fine fleur de l'art contemporain arabe ? L'artiste a poursuivi son cheminement dans la sérénité qui le caractérise et qui transparait dans le titre de l'une de ses premières œuvres, *Whida-Whida* (pas après pas). Né en 1975 et diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Tétouan, Younès Rahmoun n'a pas dévié de son parcours et l'a enrichi de ses expériences, de son vécu, de ses rencontres et de ses lectures, imprimant à son travail une empreinte reconnaissable entre toutes. Passion des formes qu'il dit modestes, amour de la symétrie, sens caché des chiffres et des signes, titres d'œuvres en arabe et sans déterminant, convictions religieuses non pas affichées mais esthétisées, couleurs ascétiques et croquis eux-mêmes si soignés qu'ils deviennent œuvres d'art, toute réalisation de Younès Rahmoun est

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56



Zourgani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56



L'ARTISTE

*Whida-Whida*, 1999,  
bois, 100 x 100 cm la  
planche, 1028 x 100 x  
70 cm l'ensemble

» un rituel bien réglé, scandé comme un verset du Livre sacré, « réfléchi » depuis la genèse jusqu'à l'exposition. L'artiste mène d'une main de maître plusieurs projets comme *Ghorfa*, *Zahra*, *Safar*, des graines d'œuvres à venir. Aujourd'hui représenté au Maroc par la galerie FJ, exposé par le marchand d'art Enrico Navarra à la récente foire Marrakech Art Fair, l'artiste est à la recherche d'une galerie à l'étranger qui puisse le soulager des aspects matériels liés à son travail. Pour qu'il puisse se concentrer sur ses réalisations et ses *iiti-kafate* (périodes d'isolement et de méditation). Difficile de rendre compte en un simple texte de la profondeur et de la densité de

la réflexion de Younès Rahmoun, telles qu'elles nous sont apparues tout au long de notre entretien avec cet artiste au talent confirmé, mais que l'on ne cesse de découvrir, œuvre après œuvre, *Whida-Whida*.

**Pour l'exposition « Told/Untold/Retold », vous avez choisi de présenter l'installation inédite *Zahra Zoujaj*...**

Cette installation est une suite de mon projet *Zahra*, 77 fleurs qui font référence aux 77 « branches de la foi » citées dans dans un hadith. C'est la plus grande installation que j'aie jusqu'à présent réalisée. Pour la concevoir, je me suis inspiré de la mosquée turque Aya Sofia à Istanbul. A l'entrée, l'on y trouve

de grands lustres suspendus sous forme de cercles concentriques rappelant l'écho ou la trace d'une pierre jetée dans l'eau. L'on peut imaginer que le vide, au centre, symbolise la place dévolue au Créateur, à Allah, qui est invisible et qu'on ne peut reproduire que par l'invisible, que par un espace vide. Pour la forme de ce lieu, j'ai pensé à un dôme octogonal. Pour moi, les formes rappellent l'être humain : le dôme et le cône sont des formes modestes, simples et dénuées de tout orgueil. Pour accéder à l'intérieur de la pièce, on entre pieds-nus par une porte étroite. J'ai voulu non pas imposer mais suggérer qu'on y pénètre avec une certaine disponibilité spirituelle. A l'intérieur sont suspendues 77 *zahras*/fleurs dont les couleurs

48 << Diptyk n°9, février-mars 2011

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56



Ôqda (nœud), 2001, fil  
en plastique et  
plastique adhésif, 25 cm  
le diamètre de la boule,  
90 x 45 cm le rectangle

### J'aime que mon travail soit déclencheur de réminiscences et de souvenirs universels

somptueuses ont été tamisées par un éclairage qui leur donne des tons de terre, paisibles. Ces fleurs s'allument et s'éteignent au rythme des battements du cœur. Des miroirs tapissant le plafond démultiplient les motifs à l'infini.

**Vous vous référez souvent à la religion pour expliquer votre travail. Ne craignez-vous pas que votre œuvre soit cantonnée dans cette dimension religieuse ?**

Mon œuvre est ce qu'elle est. On peut la considérer pour son caractère esthétique. Mais lorsqu'on me pose la question de sa source, il faut bien que j'explique qu'elle n'est pas issue de nulle part mais de références

liées à ma religion. À côté, ce que je crée provient de mes racines, de mon enfance, de mon milieu. Que suis-je face à ce qui m'entoure ? Quel est le secret de ces formes qui m'obsèdent depuis tout petit ? Quelle est l'énigme que je cherche à résoudre œuvre après œuvre ? On peut se contenter de dire que je suis un « artiste religieux », qui puise ses sources dans la religion, mais ce serait réduire mon œuvre. De toutes façons, libre à celui qui reçoit de juger. Pour ma part, j'aime que mon travail soit déclencheur de réminiscences et de souvenirs universels. Que mes créations parlent à l'autre et le touchent dans ce qu'il porte en lui de plus profond. Qu'elles portent une part de l'autre en elles et en leur forme, une part de son entourage,

de son milieu, de son imaginaire quels que soient son origine ou son pays. J'ai aussi découvert que la source de notre civilisation est différente de ce que l'on nous a toujours appris à l'école. On nous a toujours asséné cette explication : « Pour contrer l'interdiction de reproduire l'image, les artisans et artistes musulmans se sont tournés vers la décoration, la fresque, le zellige... » Mais la véritable explication est celle-ci : pourquoi reproduire une image puisque, dans notre religion, Dieu n'a pas d'image, de *souira* ? Dans la religion chrétienne, par exemple, Dieu est à l'image de Jésus, ce qui a donné lieu aux icônes et à la figuration. Dans la nôtre, Dieu n'a ni visage ni forme, ni début ni fin, n'a pas conçu ni été conçu... Dans la civilisation musulmane, on

Diptyk n°9, février-mars 2011 >> 49

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56

## L'ARTISTE

Ces fleurs aux  
couleurs sublimes, j'ai  
décidé de les plonger  
dans une lumière  
tamisée qui allait les  
éclairer sans les  
dévoiler.



### La forme de l'objet n'est que le contour de son âme, une âme que je veux isoler, extraire, mettre en avant

» a recouru à l'image pour raconter des petits contes, des histoires. Mais également pour les sciences de l'anatomie et la médecine. Pourquoi l'interdiction n'opérait-elle pas dans ce domaine? Et l'on arrive à ceci: pourquoi donc recourir à l'image quand on recherche un sens qui va au-delà de l'image, qui dépasse les limites de l'image?

#### **Vous dites être très attaché à la forme, surtout celle du cône, depuis vos débuts...**

A mon sens, la forme n'est que le contour de l'âme. Et la forme de l'objet n'est que le contour de son âme. Et c'est cette âme que je veux réussir à isoler, à extraire, à mettre en avant. C'est cette approche que l'on devrait adopter envers toutes les formes d'art - islamique, arabe ou berbère - de notre patrimoine, comme la calligraphie, les écritures, les dessins et les motifs décoratifs. Les artisans étaient aussi des artistes en quête d'âme, non de forme. Et la forme résultait de leur quête de l'âme. De leur travail, on devrait donc conserver l'essence et l'âme. A l'image de nous-mêmes et de ce que nous sommes: un contenant de l'âme.

La première exposition collective « L'objet désorienté » à laquelle j'ai participé à la Villa des arts de Casablanca, en 1999, à l'époque où Sylvie Belhassan était directrice du musée, un projet initié par le curateur Jean-Louis Froment du Musée des Arts décoratifs de Paris. Alors étudiants, nous l'avions rencontré, Batoul S'himi, Safaa Erruas et moi en 1998 avec notre professeur, l'artiste Faouzi Laatiris. Il nous appelait les « archéologues d'aujourd'hui ». Nous devions non pas déterrer des objets du passé mais fouiller, mettre en lumière ceux du quotidien. Pour l'objet désorienté, j'ai choisi de travailler sur la forme conique, qui m'a plu pour son côté épuré, pratique, occupant peu de place. J'étais attiré par cette forme circulaire dont le contour semblait n'être plein que pour contenir le vide.

#### **Il y a aussi un certain ascétisme dans vos couleurs depuis le début...**

Les monochromes m'attirent beaucoup. »

50 << Diptyk n°9, février-mars 2011

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56



*Zahra-Zoujaj (fleur-verre)*, 2010, verre soufflé, miroirs, bois, feutre, LED, système électronique et numérique, haut-parleurs, son, câbles électriques et électricité, dimensions du bâtiment, 700 x 600 x 350 cm

» Dans mon travail de soutenance, j'ai utilisé des sacs de jute. Par économie et pour la couleur naturelle de cette matière. Je suis toujours allé vers ce qui est simple, basique. Puis j'ai travaillé avec le blanc, ensuite avec la lumière jaune que j'ai toujours aimée. C'est une lumière qui se rapproche de celle de la bougie, une lumière chaude et vivante. Mais la première vraie couleur que j'ai utilisée est le vert. A la contempler, on découvre que le vert est une couleur médium, située entre les couleurs froides comme le bleu ou le violet et les couleurs chaudes, jaune, rouge... Un entre-deux, un juste milieu. Le vert est cette sorte de chemin qui empêche d'être tiraillé entre les extrêmes. On me dit souvent que j'utilise cette couleur uniquement en référence à l'islam. Une telle explication ne me dérange pas. Je le répète : je suis musulman,

très attaché à mes croyances. Mais la vérité concernant l'utilisation de cette couleur est tout autre. Elle est liée à une petite histoire que je ne me lasse pas de raconter. Quand j'étais petit, je rêvais d'être un grand voyageur comme Ibn Battouta, d'aller vers les autres cultures pour recueillir leurs connaissances. Ce voyageur en moi rêvait d'un jardin édenique, un lieu parfait où n'existerait pas de souffrance. Enfant, je regardais beaucoup les dessins animés et le monde parfait qu'ils nous montraient. C'est là que je voulais aller. Quand j'ai pu voyager, finalement, j'ai découvert que cet éden, ce lieu idéal, existait dans mon pays, ma ville, dans mon quartier, dans ma rue, dans ma *ghorfa* et surtout en moi-même. C'est le message que je veux faire passer avec la couleur verte. Notre paradis, nous le portons en nous.

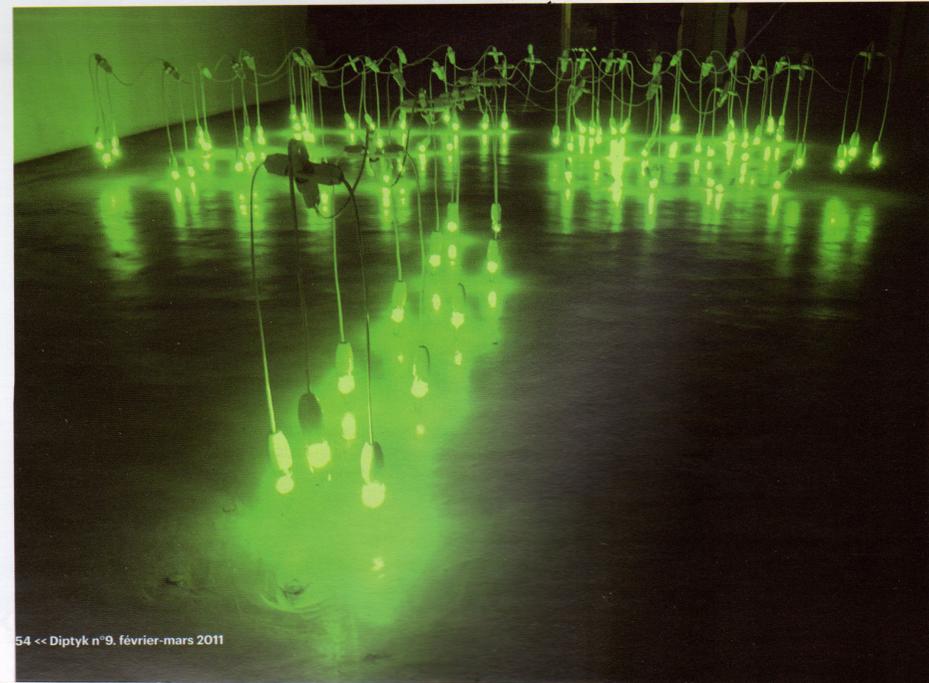
**Dans *Zahra-Zoujaj*, pourquoi avez-vous choisi d'atténuer les couleurs en les plongeant dans une lumière tamisée ?**

Quand je suis rentré dans le Centre International d'Art Verrier à Meisenthal en France, où l'on souffle le verre à la façon traditionnelle dans des formes et des couleurs somptueuses, je fus moi-même subjugué par la beauté de ce qu'ils pouvaient réaliser et par la virtuosité de ces artisans, que je salue au passage. J'ai été tenté par la magnificence, le grandiose, mais le grandiose n'était pas mon sujet. Ces fleurs aux couleurs sublimes, j'ai donc décidé de les plonger dans une lumière tamisée qui allait les éclairer sans les dévoiler. C'est le message des « branches de la foi ». Découvrir sans hâte, prendre le temps de regarder. *Zahra-Zoujaj* exige ce temps de regard

Diptyk n°9, février-mars 2011 >> 53

Zoungani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56

## L'ARTISTE



54 << Diptyk n°9, février-mars 2011

Zourgani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Dptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56



Page de gauche,  
en haut :  
*Subha* (chapelet), 2004,  
ampoules, tissu et électricité,  
350 cm de diamètre

en bas :  
*Jidhr* (racine),  
2008, ampoules, fiches,  
prises, multiprises, câbles et  
électricité, dimensions  
variables

*Tayfor* (table  
traditionnelle  
marocaine),  
2008, bois,  
chaux en  
poudre, lampe,  
câble  
électrique et  
électricité,  
50 x 200 cm

## Face aux créations somptueuses des artisans verriers, j'ai été tenté par le grandiose, mais le grandiose n'était pas mon sujet

et de méditation et, peu à peu, on va au-delà de leur apparence presque monochrome, on découvre d'autres couleurs. Il faut s'attarder dans la pièce, habituer son œil à la pénombre, percevoir les secrets que portent en elles toutes ces fleurs et leur reflet multiplié à l'infini. Pendant le processus de fabrication, j'ai compris que tout partait d'un souffle, et que toute forme, même celle d'un pétale, partait de la sphère. Souffle et sphère. Nous-mêmes sommes issus d'un souffle et cela m'a frappé et beaucoup inspiré. Souffle et graine, tout part d'un atome. Et, en chaque sphère, il y a un vide. Je joignais

sans cesse mes idées et mes convictions à la pratique des souffleurs. Enfin, pour rendre hommage à ce lieu historique, je suis descendu dans les caves pour y puiser des moules anciens qui ont servi à fabriquer des contenants pour les 77 fleurs. Je voulais que mon travail soit imprégné de l'histoire de ces lieux, je voulais aussi dire à tous ces artisans que leurs réalisations étaient aussi des œuvres d'art.

### Qu'est-ce qui vous a amené sur la voie de la spiritualité et du zen ?

En première année à l'École des Beaux-Arts de Tétouan, mon professeur Faouzi Laâ-

tiris, en voyant mon travail, m'a conseillé de lire des livres sur le zen. En fait, le soufisme (*tassawuf*), j'y suis arrivé non par la voie des musulmans soufis mais à travers la pensée orientale ancienne comme le bouddhisme, le zen. Ce mot « zen » à l'époque m'avait plu par sa consonance. Et j'ai voulu en savoir davantage. Un jour, je suis tombé sur le livre *L'empire des signes*, de Roland Barthes, où il explique comment le Japon et sa culture sont portés par les signes. Je l'ai feuilleté, cherchant surtout les images. J'ai trouvé une photo légendée « *Le jardin zen* » avec une belle phrase qui parlait de la place de l'homme dans ce lieu :

Dptyk n°9, février-mars 2011 >> 55

Zourgani Afaf,  
"Younès Rahmoun, un  
mystique à l'œuvre très  
construite",  
Diptyk n°9, February-  
March 2011, p. 46-56



*Ghorfa, Al-Āna/Hunā 7, 2010 (chambre, ici/maintenant 7).  
bois et tôle ondulée galvanisée, dimensions à l'intérieur :  
214 x 236 x 185 cm, fleuve Wouri, Douala, Cameroun*

» « Nulle fleur, nul pas : — Où est l'homme ?  
— Dans le transport des rochers  
— Dans la trace du râteau  
— Dans le travail de l'écriture »

Le zen est entièrement centré sur l'âme et sur l'esprit. J'ai découvert que la vie et chaque geste au Japon sont rythmés, structurés par des rituels sacrés, des signes, du sens. J'ai beaucoup appris d'eux et ils m'ont rapproché de moi-même, de ma culture et de ma religion.

**Votre œuvre *Ghorfa 7* a pris place à Douala pendant même que se construisait l'installation *Zahra-Zoujaj* à Doha...**

La triennale de Douala avait pour thème, cette année, l'eau. J'ai tout de suite pensé aux ablutions, à l'action de se purifier par l'eau et j'ai pensé l'installer dans un quartier musulman de la ville. J'ai commencé à faire mes repérages, prendre des photos pour cette *Ghorfa 7*. Mais je sentais que cette idée ne tenait pas la route. Pourquoi

aller dans un pays non musulman et parler aux seuls musulmans ? Par chance des artistes françaises devaient faire un reportage photos sur le fleuve et j'ai pu aller les accompagner. Il y avait là des sans-papiers qui avaient construits des huttes en bois. Il faut savoir que les gens de Douala n'aiment pas trop s'approcher du fleuve, rechignent à pêcher et se méfient de l'eau car ils pensent qu'il y a des esprits qui habitent le fleuve. Les immigrés prennent donc en charge cette tâche « ingrate » qui est de pêcher et de vendre le produit de leur pêche à un intermédiaire commercial puisqu'ils n'ont pas le droit de pénétrer à Douala. Ceci m'a fortement marqué, cette rupture entre les hommes des deux berges et l'abîme qui les sépare alors qu'ils sont sur le même fleuve. Et j'ai décidé de construire ma *Ghorfa* sur le fleuve, à un endroit où elle serait accessible aux deux. J'ai voulu qu'elle n'appartienne ni à l'une ni à l'autre rive. Je voulais créer une sorte de passerelle, un havre où le pêcheur pour-

rait se reposer et où le Doualais pourrait également aller. Un lieu de rencontre, sur un fleuve qui ne doit pas connaître les contraintes de frontières.

**Quelle est la différence entre *Ghorfa* et *Zahra-Zoujaj* ?**

En fait, *Ghorfa* a été le point de départ de l'expérience *Zahra-Zoujaj* qui, je pense, va prendre encore d'autres dimensions dans le futur. Je suis encore incapable de le préciser, ce n'est qu'un projet qui débute. *Ghorfa, Hojra* et *Zahra Zoujaj* font partie d'un projet qui s'appelle *Al Āna-Huna* (Maintenant-Ici).

Elles visent à offrir à l'autre une expérience de face à face avec soi-même dans une sorte d'isolement. Toutes sont parties de cette petite *ghorfa* (chambre) que m'avait offerte ma mère pour atelier et que j'ai décidé de concrétiser dans d'autres espaces, d'abord sous forme de maquette à L'Appartement 22, en pierres dans le Rif, et sous forme d'installations à travers le monde.